

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

II

(suite)

La charité qui est fidèle, humble, patiente, zélée, douce et pure ; qui élargit les cœurs en les tournant vers le ciel ; la charité qui rend le bien pour le mal, fait tout sans éclat, soulage sans ostentation, souffre sans murmure, avertit sans hauteur, réprimande sans amertume, s'abaisse sans bassesse, et s'élève sans le savoir ; la charité qui vit de dévouement et d'amour, répand à flots les bienfaits, verse l'aumône dans le sein de l'indigent et la prière pour la consolation de ses misères, essuie les pleurs de l'infortune, réchauffe les foyers glacés de l'indigence, partage son pain avec les pauvres et donne son temps aux malheureux ; la charité qui fait consister la meilleure portion de son bonheur dans le bonheur des autres, qui ne s'abandonne pas au découragement ni à la tristesse, ne se lasse jamais de consoler, de bénir, de réparer et d'instruire : cette divine charité que les païens ne connaissaient pas dans leur barbare égoïsme, rayonne chez les premiers chrétiens d'une splendeur vraiment étonnante. Partout elle opéra des prodiges, et le Christianisme doit ses progrès autant aux miracles de la bonté qu'à ceux de la puissance. Les uns et les autres prouvent également sa divinité, qui n'est pas moins évidente que l'existence du soleil pour celui qui ne s'aveugle pas lui-même.

Grâce à son action bienfaisante par laquelle se manifestait l'intervention directe de Dieu dans les affaires humaines, l'ordre de la société domestique et civile fut modifié de fond en comble. Il ne resta presque rien debout des anciens éléments de sociabilité, et les victimes des institutions païennes de servitude commencèrent à respirer dans un air plus libre et plus pur. Un

nouvel ordre d'idées religieuses créa nécessairement, par la force supérieure des principes, un nouvel ordre de faits sociaux. Le progrès s'affirmait à l'ombre de l'Eglise et faisait invasion dans les âmes à tous les degrés de l'échelle des esprits. Sous son souffle généreux, la condition des faibles et des opprimés se trouva changée. L'esclavage qui était la base de l'organisation politique et qui en fut aussi le principe le plus dissolvant, subsista encore de longs jours, son abolition devant être surtout l'œuvre du temps et des mœurs humanisées par l'Évangile : mais les émancipations devinrent plus nombreuses et fréquentes, et le sort de l'esclave s'adoucit sous l'influence civilisatrice de la religion chrétienne.

Traversez quelques siècles, et voyez l'immense changement qui s'est accompli. Maintenant, l'enfance, rendue à la pureté primitive de la nature, est respectée à l'égal d'une chose sainte. L'ère de la réhabilitation s'ouvre radieuse au regard si longtemps contristé de la femme. Relevée de ses anciennes déchéances, mise au niveau de l'homme, et restaurée dans ses droits, elle se voit honorée d'un culte de respect, de tendresse et d'estime. Le pauvre a des protecteurs dévoués, le malade, des secours inattendus, l'infortuné, des consolateurs attendris à l'aspect de ses maux ; les coupables rencontrent des juges pleins de miséricorde ; et le mourant, sur sa couche funèbre, peut enfin contempler à son chevet un ange terrestre qui lui montre la voie du Ciel et l'aide généreusement à en atteindre le terme.

S'ils sont loin de disparaître tout-à-fait, les vices se cachent du moins et évitent la scandaleuse publicité d'autrefois pour céder le pas à la couronne des vertus. La prostitution, ce chancre qui ronge et gangrène de sa lèpre immonde les chairs vives du corps social, n'est plus qu'un accident qui ne tient pas aux idées communes, mais leur est contraire par essence. Elle n'est désormais qu'une des formes variées de la misère, que l'ouvrage de la faim ou d'une éducation vicieuse, et elle est abhorrée par l'opinion publique qui ne lui pardonne jamais, tandis que dans le monde antique, elle était consacrée par la coutume et les mœurs, admise sans scrupule dans l'Etat et dans la famille pour prévenir de plus graves abus.

On s'empressait jadis de pourvoir à l'alimentation sensuelle des Romains comme à leur alimentation de bouche. Ces éternels mendiants voulaient être repus. Mais heureusement, tout cela s'en est allé avec la fange de la civilisation païenne.

Ainsi, grâce au Christ s'incarnant au sein de l'humanité pour la remettre en possession de sa liberté et de ses célestes privilèges, Dieu n'était plus proscrit des sociétés, le bien était devenu une

puissance, le mal recevait la haine et le mépris qu'il mérite. Tout entraînait dans une carrière de perfectionnement, hommes et choses. Tout marchait à la conquête d'un meilleur avenir. Le temps et le genre humain avaient fait un pas.

III

Nous avons dit ailleurs aux lecteurs de la *Revue Canadienne*, les bienfaits que l'autre sexe, si opprimé par l'antiquité profane, doit à la religion de Jésus Christ. Aux âges néfastes où nous reportons notre pensée, il était assujéti à la domination tyrannique de l'homme, qui partout exerçait sur lui un empire absolu. C'était la conséquence fatale de ce qui s'était passé, après la chute de nos premiers pères, entre eux et Dieu au Paradis Terrestre. En punition de la première faute commise sur la terre, la femme coupable avait été condamnée à vivre dans la douleur, sous la puissance d'un maître qui la dominerait par la force, et pendant plus de quatre mille ans, elle resta courbée dans la poussière sous l'arrêt qui la frappait ainsi d'ostracisme politique et civil. Durant cette période de quarante siècles marquée pour l'expiation, la femme païenne porte écrit sur son front l'anathème qui la voue d'avance à la souffrance et à la honte d'une sujétion pleine d'abaissement. En vain cherche-t-elle de loin en loin à se soustraire au poids de cette malédiction qui l'écrase ; vainement essaie-t-elle de conjurer l'action providentielle de la sentence divine exécutée d'une manière inconsciente par celui qu'elle entraîna avec elle dans la désobéissance à l'ordre suprême. Chaque tentative ne fait que serrer plus étroitement les liens qui l'oppriment, et bon gré mal gré, il lui faut se résigner à consumer sa vie dans une dépendance qui ne lui permet d'exister qu'à condition de ramper et d'obéir, expiant de la sorte le crime d'avoir une fois désobéi quand l'obéissance était si facile.

Lasse de l'oppression, jamais entièrement soumise aux rigueurs excessives de son sort et à l'amertume de sa destinée parce qu'elle ignore la cause profonde de cet ordre de choses, vers la fin de la république romaine, elle demande aux législateurs qu'on lui reconnaisse son droit à la liberté. Mais cet essai timide de revendication est repoussé. Le sénat, d'une voix unanime, se range à l'opinion de Caton concluant que l'émancipation qu'elle veut n'est autre que la licence, et qu'il importe pour le bien général de maintenir à son endroit l'ancienne législation qui réfrène ses caprices.

Telle est l'expression du sentiment public envers elle sous le polythéisme, le dernier mot de la justice humaine à son égard. Dans l'impuissance où elle est, la victime accepte l'outrage, penche la tête sous l'insulte, et on ne l'entend plus revendiquer sa part légitime de liberté qui ne devait lui être octroyée que par le Christ, son Libérateur, résolu à substituer au règne rigoureux de la justice celui d'une miséricorde infinie.

Comme Lazare ressuscité rejetant son linceuil pour se mêler à la foule et vivre de la vie des autres hommes, la femme rappelée aux biens de l'existence, secoue avec joie le fardeau de misères et de dégradation qui la faisait ployer dans la fange. Puis elle se redresse avec la noblesse et la dignité de sa qualité de chrétienne, et celui qui avait été jusque-là son oppresseur, son tyran, voyant qu'une vertu était entrée en elle, qu'un changement moral s'est accompli en son être, salue dans la femme redevenue bonne et pure, son égale, lui rend sa belle place au foyer domestique, lui décerne l'hommage que méritent sa patience et son dévouement, admire en elle cette moralité de tous les instants, plus difficile peut-être que l'héroïsme, et qu'elle observe presque sans effort après avoir abdiqué la volonté de mal faire, l'investit enfin d'une influence considérable sur les idées et les mœurs en la remettant dans son rôle d'éducatrice de la famille qu'elle n'avait jamais été aussi digne de remplir. Mais cette restauration fut l'ouvrage du Christianisme, et elle s'est opérée par le fait qu'en régénérant les deux sexes, il devait s'ensuivre une modification des rapports existant entre eux.

En consultant la nature et l'histoire, on est bien obligé d'admettre que la dure condition de la femme païenne n'était que trop justifiée par l'organisation spéciale des sociétés antiques, comme par la perversion de son âme. La corruption abaisse et dégrade : elle engendre naturellement la servitude en plongeant dans l'abjection, et la femme livrée à elle-même, n'ayant pour l'inspirer que l'exemple corrompueur des déesses et des dieux, respirant le vice avec l'air, ne pouvait être alors un modèle de vertu. Or, on sait quelle puissance énorme elle peut exercer pour le mal dès qu'elle s'abandonne à ses mauvais instincts. D'où il résulte qu'elle dût être traitée en ennemie par la loi, et réduite à une complète nullité pour l'empêcher de devenir un fléau pour le monde, un instrument de dissolution et de ruine. Il est vrai qu'à tout prendre, l'homme ne valait pas mieux, que si elle était corrompue, lui l'était encore davantage, mais il était le plus fort, il disposait de l'autorité, et il lui fit terriblement sentir son pouvoir.

Aussi, la législation qu'il fit perser sur elle, fut dans ses caractères.

généraux, brutale et barbare. Fille ou épouse, son mari ou son père a sur elle droit de vie et de mort. Veuve, elle est sous la tutelle de ses proches. Jamais elle ne s'appartient. Sa personne est une proie qu'on se dispute, mais non cette propriété sacrée, inviolable, sur laquelle Dieu seul ait le droit et l'empire. L'état d'assujettissement et d'infériorité sociale où elle gémit sans espoir, n'est pas seulement une des conséquences de ce honteux paganisme qui déprave et asservit ses victimes, c'est aussi un principe de législation qui domine toute l'antiquité, et nous venons d'expliquer la raison de cet ordre de choses. Le législateur la craint parce qu'il la connaît, parce que l'expérience lui enseigne ce dont elle est capable quand il s'agit de dominer et pervertir par l'attrait mystérieux qu'elle possède, et il arme la loi de toutes ses rigueurs pour la tenir sous le joug et en faire ainsi un objet de mépris. La femme méprisée ne cesse pas d'être un agent puissant de désordre, mais elle n'a plus la même espèce d'influence ; désormais elle ne jouit de quelque ascendant que sur des êtres déjà abrutis. Ceux qui ont conservé un reste de dignité ou le sentiment de leur valeur personnelle échappent à son contrôle, et c'est là-dessus qu'on comptait pour détruire son prestige et diminuer le danger.

Cependant, ceux qui étaient chargés du maintien de l'ordre public ne réussirent qu'à demi dans cette entreprise de prévention et de répression. Le scandale n'en poursuivit pas moins son cours, et il s'augmenta d'une autre sorte d'excès qui se propagea en tous lieux par suite du dédain qu'il était de mode de professer pour les femmes. De plus et par le même motif, on se dégoûta du mariage et il fallut sévir contre le célibat. Les familles allèrent en dégénéralant sous l'effet de cette multitude de causes ; l'Etat se démoralisa et s'achemina rapidement à sa perte par la même impulsion rétrograde : tout baissa dans l'Empire ; les caractères s'effacèrent, et de chute en chute, on tomba jusque sous la domination des eunuques et des affranchis.

Pour sauver la société sur le bord de l'abîme, on n'avait imaginé rien de mieux que de sacrifier la femme : et par cette immolation coupable, puisque le devoir consistait à réformer et non à abattre, on perdit du même coup la femme et la société ! Tel fut finalement le résultat du travail législatif et moral de la sagesse antique dans ses rapports avec le gouvernement de l'humanité. Au lieu d'imprimer un progrès quelconque au mouvement des choses humaines, c'était une œuvre de décadence qu'élaborait cette fausse sagesse si vaine d'elle-même, si infatuée de sa courte science bornée de toutes parts, si oublieuse du passé, si impuissante à guérir les maux du présent, et si ignorante des besoins de l'avenir. Le monde

était condamné par elle à souffrir tous les genres de servitude et d'opprobre sans trouver jamais le repos ni la liberté, à errer éternellement dans la nuit de l'erreur et du mal si la sagesse divine que d'autres appellent la folie de la Croix, n'était venue le prendre par la main pour le soustraire à cette influence malfaisante.

Humiliée, jusqu'au plus intime de son être, déconsidérée par l'opinion à tous les degrés de l'échelle sociale, flétrie, rabaissée par la polygamie, le concubinat, la répudiation et le divorce, la prostitution religieuse ou légale, devenue une sorte de marchandise, de denrée humaine qu'en bien des pays on exploitait ou vendait sans scrupule au même titre qu'un objet de propriété vénale, universellement ravalée presque au niveau des esclaves, et ajoutant à cette dégradation profonde la honte de la justifier par une infériorité intellectuelle et morale qui ne lui laissait plus même assez de dignité ou d'énergie pour la sentir dans toute son horreur, la femme de l'antiquité, on l'a constaté, méritait en grande partie les tristesses de son sort par l'abjection volontaire où elle était descendue, lors même qu'on ne tiendrait pas compte du châtement divin qui, en punition de sa faute, l'avait dévouée à la merci d'un maître comme une victime au fer du sacrificateur, ou comme un condamné sous la main du bourreau. Les païens ne pouvaient l'apprécier que par ce qu'ils connaissaient d'elle et ce qu'ils avaient sous les yeux. S'ils ne l'ont pas jugée à sa véritable valeur, s'ils n'en voulaient pas pour compagne, pour égale, et ne l'acceptaient que pour serve ou servante, lui niant les fortes vertus de l'âme ainsi que les dons supérieurs de l'esprit pour lui réserver en partage l'ignorance et l'esclavage des passions, ne la considérant bonne qu'aux soins inférieurs de la vie domestique; s'ils ne lui reconnaissaient pas la mission importante à laquelle la nature la destine dans l'éducation de l'homme: c'est qu'ils la voyaient à l'œuvre, et ils étaient avec raison dégoûtés du rôle abject de complaisante ou d'instrument qu'elle s'amusait à remplir, sans souci de la noblesse de son être. Un proverbe latin, expression de la moralité, des tendances et des goûts de la femme d'alors lui faisait dire crûment: *Ubi tu Caius, ego Caia*. Ainsi, elle faisait céder cette résistance naturelle imposée à son sexe, pour se constituer sans pudeur le jouet du caprice, le sujet passif de la lubricité masculine. Le spectacle des bassesses et des turpitudes qu'offraient la plupart d'entre elles, pouvait-il en effet inspirer d'autres sentiments que ceux du dédain et d'un irrésistible dégoût?

Qu'on songe que tout est changé depuis lors, grâce à la rénovation qu'a opérée le Christianisme dans les mœurs et les âmes; qu'on n'oublie pas qu'un nouvel ordre d'idées a produit un meil-

leur ordre de faits, que la société moderne, créée sous l'influence de l'Évangile par l'action merveilleuse de l'Église, constitue dans ses traits généraux le contraire de la société antique, sensualiste et sceptique, viciée dès son berceau par les émanations putrides du paganisme et s'étiolant dans cette atmosphère empestée ; qu'on ne perde pas de vue enfin que les scandales qui attristent encore aujourd'hui le regard sont, malgré leur hideur, peu de chose comparés à ceux qui souillaient l'univers au-delà de la Croix : et on ne s'étonnera plus à l'aspect du mépris et de l'asservissement qui formaient le lot redoutable de la femme aux époques dont nous rappelons la mémoire.

La condition non matérielle, mais morale d'un être, est la mesure de l'estime qu'on lui doit. Ce principe dont la justesse ne saurait être contestée en morale aussi bien qu'en philosophie et en science sociale, détermine le degré de considération qu'on accorde aux individus. Il est la base de l'opinion publique, et il en doit être la règle. Tout ce qui s'en écarte est vicieux, et donne cours aux faux jugements, aux appréciations erronées sur le compte des personnes, engendre en un mot l'injustice. Or, la condition morale de la femme aux temps où nous nous reportons, était telle que, pour être juste et rester dans le vrai, il fallait lui décerner, suivant son mérite, ce triste tribut qui résulte de l'inconduite et du vice, du manque de respect de soi-même : la déconsidération et l'opprobre. La justice ne fait acception de personne, et rétribue chacun selon les œuvres. Elle frappe le faible avec la même impassibilité que le fort, quand il a prévarié et qu'il manque habituellement à la grande loi du devoir.

Le poète en s'écriant :

“ Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe ! ”

exprimait un sentiment chrétien, car sous le règne de l'Évangile, il n'est plus permis dans la vie ordinaire de vouer même les pécheuses à l'oppression et aux insultes de la foule, parce qu'elles aussi ont été rachetées par ce sang divin qui a rendu à la dignité de créature humaine son prix inestimable. Mais cette doctrine était inconnue aux anciens ; elle n'avait pas dissipé par son rayonnement lumineux les ténèbres qui enveloppaient le monde idolâtre, et l'ère de la miséricorde et du pardon ne s'était pas encore levée à l'horizon pour annoncer aux peuples l'aurore de la renaissance et du salut. Si les malheureux assis à l'ombre du paganisme, avaient connu la femme de la Civilisation Chrétienne, plus belle encore par les vertus qu'elle tient de la foi que par les grâces dont l'a ornée la nature ; s'ils eussent été témoins de son dévouement continu et de son

admirable esprit de sacrifice qui en fait la providence des affligés ; s'ils eussent été à même de l'observer dans la famille, se partageant entre son époux et ses enfants, à l'un prodiguant les preuves d'un amour fécond en bienfaits, en actions généreuses, et aux autres, sa vie : nous inclinons à croire qu'ils lui auraient témoigné autant de respect et d'admiration qu'ils ont montré de mépris pour la femme de la civilisation païenne, élevée dans le culte de Vénus impudique, abandonnée, dressée au mal dès l'enfance, et respirant à la fleur de ses ans toutes les voluptés qu'elle inspire.

Quoiqu'il en soit, ils étaient assurément moins coupables dans leur système dédaigneux et oppresseur envers les femmes qu'un certain nombre d'impies et de roués qui professent à leur égard à peu près les mêmes principes, les mêmes sentiments aujourd'hui que les causes qui donnaient raison à cette manière de voir et de sentir sont presque entièrement disparues. Nous comprenons les détractations systématiques des uns autant que celles des autres nous révoltent. Il était difficile, peut-être même impossible aux premiers de concevoir une meilleure opinion, une impression différente sur le sexe alors sacrifié à la raison d'Etat, aux exigences d'un état social organisé dans le désordre et au profit du despotisme ou de l'anarchie. Mais où les seconds vont-ils puiser leurs notions méprisantes, si ce n'est dans ce demi-monde qu'a illustré l'un d'eux en en peignant les mœurs dissolues, parmi cet ignoble troupeau de viveurs, doublé d'un personnel féminin que la débauche ou la faim, et les deux quelquefois, recrutent dans les bas-fonds de la société ?

Ce milieu qui, heureusement, n'occupe pas une place importante au soleil, que méprisent les honnêtes gens, et dont rougissent parfois ceux mêmes qui en font partie, cette bohème fainéante qui sainte l'immoralité par tous les pores, est aussi distinguée du vrai monde qui a du mérite, de l'honneur, un nom à faire respecter, préférant l'auréole d'une renommée sans souillure à la boue d'une corruption élégante, que le vice l'est de la vertu. En tout pays, cette noblesse de la fange qui porte pour blason une Vénus et un Adonis en sautoir, est loin de former le grand nombre. Elle n'est pas tout le monde, tant s'en faut : les écrivains qui la confondent à plaisir avec le public tout entier ne font que généraliser une triste exception. Cette classe spéciale se compose selon les circonstances de fortune, de temps et de lieux, de quelques centaines, de quelques milliers de personnes ayant abdiqué d'avance la pudeur avec la raison. Quoiqu'elle aime à exposer sa honte en pleine lumière et à faire étalage de scandales, elle vit de sa lubricité à l'écart, dans une autre sphère étrangère à la généralité des hommes, qui la réprouvent et se trouvent au-dessus d'elle sans vouloir s'y

mêler. Cette poignée de Lais et de Phrynées que les détracteurs de la femme chargent ainsi de représenter tout un sexe dont elles sont la honte, ne jouent pas un grand rôle en dehors du cercle infini où elles se pavent. Elles n'exercent d'influence que dans leur entourage sur un essaim, plus bruyant que nombreux, d'opiniâtres débauchés. Les portes de la société leur sont fermées, et le rayonnement de leur action s'arrête devant cet obstacle qu'il ne leur est pas permis de franchir. C'est en essayant de jeter le déshonneur dans les familles que ce bataillon de reptiles haïssant avec rage un monde où il n'a pas le privilège d'entrer, se dédommage de sa nullité et cherche à se venger du mépris.

Mais le tout, comme on voit, est fort peu de chose et ne tient pas une place très brillante en face de ce monde gouverné par l'opinion, que dominant les lois sacrées de la morale, que la religion maintient dans l'ordre et dans l'éloignement des excès; monde sérieux et solide, où la vertu n'est pas conspuée, ni le vice adulé, qui sait apprécier les misères que l'un donne et les avantages que l'autre procure; qui ne se laisse pas éblouir par le faux éclat dont s'entoure la corruption raffinée pour dissimuler sa noirceur, et qui regarde passer dans la rue les saturnales du monde libertin sans songer à y prendre part.

Les étranges moralistes qui s'étudient de la sorte à faire accepter l'exception pour la règle, et à tromper effrontément sur un fait d'observation qui n'échappe à personne, ne méritent guère qu'on les croie quand ils fulminent ensuite leurs anathèmes ou qu'ils lancent leurs outrages contre une moitié du genre humain. Si du moins leurs invectives étaient vraiment inspirées par une indignation vertueuse; si, à défaut d'amour de la vérité, ils possédaient l'amour de la moralité et du bien, on pourrait leur pardonner les écarts de leur zèle en faveur de la pureté du motif: mais rien de tel n'apparaît chez eux pour les excuser. C'est parce qu'ils jugent la femme perverse par nature et incapable de vertu qu'ils l'accusent, et la proclament avec une audace malséante capable et coupable de la plupart des maux qui affligent le milieu social. Le Christianisme est pour eux comme s'il n'existait pas: aussi, ils n'en tiennent pas compte dans leurs livres, et le progrès qui constitue toute leur croyance, qu'ils disent être la religion véritable de l'humanité, ne leur indique aucun remède à l'ordre de choses actuel, ne leur communique aucune espérance de changement dans ce misérable état de la femme. Et quel est le but secret qu'ils poursuivent en la frappant ainsi d'une flétrissure qui rejait jus- qu'à l'homme, en la décrétant d'incapacité en fait d'énergie morale et d'efforts pour la possession du bien, en ne lui offrant

pour mobile de ses actes, pour domaine de son activité dévorante, que le mal sous ses divers attributs ? Ce but n'est que trop évident si l'on consulte leurs écrits où la volupté trouve partout des autels. Ils travaillent en conscience à déconsidérer la femme et à la faire descendre dans sa propre estime pour mieux la corrompre et la paganiser de nouveau. Ils savent qu'en lui faisant perdre le respect public, ils lui enlèvent la meilleure de ses garanties, la plus sûre de ses armes, et la livrent sans défense au mépris et à la brutalité de la foule. Tel est le fonds, telles sont les tendances des thèses immorales qu'ils soutiennent sous ce rapport, et déjà ils ont à moitié réussi dans ce travail destructeur, dans cet essai de profanation et de ruine inspiré par cet esprit voltairien qui, toujours acharné contre le Christianisme qu'il voudrait exiler de la société, s'attaque principalement à la femme, dont le sens religieux est si tenace, pour la gagner par le vice à sa cause, comprenant que rien n'est décidé, que ses projets n'avancent pas beaucoup vers leur réalisation, tant qu'elle s'obstine à rester pure, vertueuse et croyante.

Si, au lieu d'exalter ces courtisanes, opprobre de la nature, et de les faire passer pour le type un peu exagéré de leur sexe, si, plutôt que de s'épuiser vainement à réhabiliter cette troupe irrégulière de transfuges, qui ont changé de camp et violé la discipline chrétienne, parce qu'elles ont manqué de courage ou de raison, on s'attachait à peindre ces modestes héroïnes de la vertu, ignorant le désordre, ou ne le connaissant par l'expérience d'autrui que pour le mépriser et se lier davantage au devoir, ne serait-ce pas là une bonne œuvre qui produirait de bons livres et de bonnes actions ? C'est alors que les mœurs s'altèrent par l'invasion du sensualisme païen qu'il convient de suggérer, même en littérature, les moyens propres à les épurer. Tous nous avons naturellement assez d'inclination pour le mal sans que des lettrés s'établissent honteusement les artisans du scandale, les avocats et les pourvoyeurs de la débauche. En la plupart des anciennes villes de la Grèce, l'insolent troupeau de Vénus jouissait de privilèges, tandis que les personnes honnêtes, renfermées forcément dans leur intérieur domestique, étaient regardées avec une sorte de dégoût, contrairement à ce qui se voit aujourd'hui. Aussi, la corruption était affreuse, et la prostitution y détruisait plus de monde que la guerre. Or, qui serait assez aveugle pour ne point observer que les romans licencieux qui prônent les horreurs du sérail, et élèvent sur un piédestal les "filles du siècle" comme on dit aux Etats-Unis, ou celles qui leur ressemblent, sont cause de la chute de bien des malheureuses qui ne seraient point tombées si elles n'avaient été séduites par les peintures mensongères que se plaisent à tracer des

écrivains plus soucieux de flatter les passions que de moraliser ou d'instruire ? Puisqu'on écrit sans cesse des infamies qui font monter la rougeur au front et l'indignation sur les lèvres, ceux qu'anime une idée chrétienne ne doivent pas hésiter à remettre à leur abject niveau les infâmes qui déshonorent leur sexe en adoptant les mauvaises habitudes du nôtre, pour rehausser encore plus dans l'opinion les nobles créatures qui honorent l'humanité par la grandeur de leur foi et l'exquise pureté de leur conduite.

Les Gaulois, frappés de la supériorité d'âme de la femme, et de cet attrait mystérieux qui est en elle, que l'on sent sans pouvoir en définir exactement la nature, lui attribuaient quelque chose de divin. Il leur semblait qu'elle devait être en commerce intime avec les divinités de leurs solitudes, et ils s'inclinaient avec un respect superstitieux au passage de celles consacrées à Teutatès. Cette innocente erreur est singulière chez des barbares accoutumés à verser le sang sans une ombre de remords. Mais quoique la femme ne soit pas supérieure au reste des mortels, elle n'en est pas moins un ange tutélaire qui, dans l'enfance, prend soin de nos jours, les embellit ensuite de ses grâces, les diversifie par les inépuisables ressources de son imagination, les charme et les féconde de son amour, et contribue à inspirer des sentiments délicats, des pensées généreuses, en même temps qu'il conseille par l'exemple de toutes les vertus. Combien ont été, pour ainsi dire, initiés par elle au secret de leur génie qui dormait silencieusement dans les profondeurs de leur être et s'est réveillé soudain au souffle d'une inspiration aérienne venant d'une femme aimée ! " C'est à Laure, murmurait Pétrarque, que je dois tout ce que je suis." Et il ajoutait ces paroles que nous allons transcrire, pour faire voir l'un des côtés de l'influence de la vertu sous une figure féminine : " C'est l'amour dont je suis pénétré pour elle qui m'a élevé à l'amour de Dieu." Sans doute, ceux qui ne savent estimer les femmes que par les plaisirs éphémères qu'ils recherchent auprès d'elles, se moqueront de ce langage de poète qui leur paraîtra un contre-sens, sinon quelque chose de pis ; nous ne l'acceptons nous-même que comme une expression individuelle d'un état particulier de l'âme qui ne saurait être qu'une assez rare exception, mais il sera compris dans son sens religieux par les natures sensibles qui ont besoin d'appui pour s'élever vers le ciel. " O femme," s'écrie Dante, pénétré de gratitude et d'amour envers Béatrix, la vierge de ses rêves, son guide mystérieux au sortir des enfers jusqu'à la sphère du céleste séjour, " toi en qui fleurit toute mon espérance, tu as daigné, pour mon salut, laisser la trace de tes pas sur le seuil de l'enfer, et m'a mis d'esclavage en liberté : pour moi, la terre n'a plus de périls ;

je conserve vivante en mon sein l'image de ta pureté, afin qu'à mon dernier jour mon âme s'échappe de mon corps, agréable à tes yeux!" Voilà comment vibrent les cordes de la lyre sous l'effet d'un de ces sentiments à la fois chastes et passionnés que l'antiquité profane ne connaissait pas.

Les romanciers qui, généralement, n'aperçoivent chez la femme que les qualités physiques, les sens et les facultés passionnelles, sans pousser plus loin leur brutale analyse ni vouloir rien voir au-delà, se contentant de cette connaissance superficielle du sujet qui leur suffit, au reste, pour la triste besogne à laquelle ils bornent leur esprit, ne semblent pas avoir conçu ces idées qui la font envisager sous un aspect nouveau, sous un point de vue un peu plus idéal que le leur, et elles sont de même ignorées du vulgaire encore à demi païen en ce qui la touche. Autrement, s'ils avaient cette notion poétique et vraie de celle que loin d'idéaliser, ils rabaisseraient plutôt au-dessous du réel, ils n'auraient pas imprimé de turpitudes, ni déconsidéré les femmes en leur prêtant, dans toutes les situations de la vie et dans toutes les conditions sociales, les passions grossières dont, apparemment, ils brûlent pour elles. Le vice élégant, qualifié ainsi parce qu'il est plus raffiné, plus systématique et réfléchi, moins susceptible de s'amender, parce qu'il est fastueux et fier de lui-même, se recrutant dans la haute *pègre* du monde interlope, ravirait moins leur admiration, et ils lui marchanderaient davantage leur estime. Au moins, ils ne le généraliseraient pas au point de faire croire qu'il est l'attrait souverain, l'aspiration universelle, une institution la plus répandue dans la société, pendant qu'au contraire il n'est à celle-ci que ce qu'est une affection maligne sur le corps humain, infectant de son virus une infime portion de ce corps, mais sans s'attaquer à l'organisme sur lequel elle n'a nulle influence. Au lieu de l'exposer au soleil pour développer ses principes endémiques, ils laisseraient cette corruption dorée dans son obscur réduit, et ne s'appliqueraient point à la propager en ayant l'air de soupçonner ou en affirmant sans vergogne qu'elle a atteint tout le monde. Ce sybaritisme qui est de mode en un certain milieu formé de quelques privilégiés de la Bourse, du comptoir et des arts, ayant perdu le sens moral, a ses initiés, ses cercles à part. Il fait secte, c'est tout dire : il ne fait pas école, il garde son caractère spécial, ses apparences de mystère qui en constituent la franc-maçonnerie du plaisir. Ses limites, ses disciples sont connus. Il ne peut ni ne veut se confondre avec le monde extérieur, qui subsiste à côté de lui et n'a presque rien de commun avec lui.

F. X. DEMERS.

(à continuer)

LE MARQUIS DE MONTCALM

ET LA PERTE DU CANADA

D'APRÈS LES RÉCENTES PUBLICATIONS ET DES DOCUMENTS INÉDITS.

(suite)

V

Au milieu de l'apparent effondrement de la puissance britannique, Pitt reste inébranlable : avec l'assurance du génie, il a déjà choisi sa conquête ; ce sera le Canada. Dans sa pensée profonde, la possession de ce pays était entre la France et l'Angleterre le véritable enjeu de la guerre de Sept-Ans, car le Canada, c'était l'Amérique septentrionale tout entière. Pitt avait compris que les Français une fois chassés du nord et de l'ouest, les Anglais resteraient sans rivaux sur un continent où la Louisiane, encore dans l'enfance, et les colonies espagnoles, déjà en décrépitude, ne pouvaient être qu'une proie et non une menace pour leurs voisins. Conquérir le Canada, c'était assurer à la race anglaise la domination sur la moitié d'un hémisphère. Les échecs que Montcalm faisait en Amérique aux armées du roi Georges eussent découragé une âme médiocre ; ils ne firent que décupler les efforts du grand Pitt et hâter son triomphe. Le succès, hélas ! était plus facile qu'il ne le semblait. En Canada, l'Angleterre avait trois alliées qui la servaient sans subsides : la discorde, la famine et la concussion ; son allié d'Europe, le grand Frédéric, lui coûtait plus cher. Il nous faut enfin aborder le pénible récit des maux intérieurs de la Nouvelle-France : on verra au sein de quelles difficultés inouïes se débattait Montcalm ; en connaissant les ennemis qu'il avait

derrière lui pendant ses campagnes, on sentira mieux ce qu'il appelait lui-même " le critique de sa position."

Le premier des fléaux de la colonie, c'était l'administration coloniale. Pour l'honneur de notre pays, les scandales dont le Canada fut alors le théâtre, n'ont été qu'une monstrueuse exception et les fonctionnaires de l'ancienne France ont transmis à leurs successeurs un juste renom de probité, véritable patrimoine national, que ceux-ci légueront avec leur propre exemple aux administrateurs à venir. Dans la nature physique, la corruption monte ou descend ; dans l'ordre moral la gangrène n'est jamais ascendante ; elle vient toujours d'en haut ; un chef seul peut empoisonner un corps entier. En François Bigot, treizième et dernier intendant de la Nouvelle-France, s'incarnait toute la corruption brillante et audacieuse du dix-huitième siècle. Ses rapines à Louisbourg, lors du premier siège en 1745, avaient déjà provoqué dans la garnison des mutineries qui hâtèrent la capitulation de la place. Au lieu d'être puni, le coupable, bien apparenté, fut envoyé comme intendant au Canada. Il y porta ses vices, ses séductions et son intelligence. Maître absolu dans tous les services de finances, Bigot créa une administration à son image, et pour voler il eut, comme le géant de la Fable, des mains par centaines ; chaque fonctionnaire pillait, depuis l'intendant et le contrôleur " jusqu'au moindre cadet ;" dans cette honteuse concurrence, le chef ne reprochait à l'inférieur que " de voler trop pour sa place." Sur tout le Canada, il se répandit comme une épidémie de vols, vols sur l'approvisionnement des places, vols sur les transports, vols sur les travaux publics, sur les produits de la traite des pelleteries réservés au roi, vols sur les fournitures du matériel de guerre et de l'équipement ; mais c'était sur les marchandises livrées en présents aux Peaux-Rouges, qu'on faisait les plus belles affaires ; au fond de sa forêt, le pauvre sauvage était volé comme dans un bois. Ce n'est pas tout, parfois, le brigandage prenait un autre tour, et les employés de Bigot devenus commerçants opéraient, sous la protection de leur chef, d'immenses accaparements de toutes choses, qu'on revendait ensuite à l'Etat et aux malheureux colons à 150 0/0 de bénéfice. Enfin arriva la famine, ce fut le bon temps, nous en reparlerons (1).

Entre cette bande et le marquis de Montcalm, la guerre naquit dès le premier jour : " Quel pays, s'écrie-t-il dans une lettre à sa

(1) M. Le Moine vient de publier, dans le guide historique du Canada, de curieux détails sur Bigot et ses associés, y compris leurs femmes. *Dernières Années de la domination française ; Bigot et son groupe.*

“ mère, tous les marauds y font fortune et tous les honnêtes gens “ s’y ruinent.” Peut-être en d’autres circonstances, eût-il, avec dégoût, détourné les yeux de ce spectacle, mais, ici, le patriotisme chez Montcalm se révolte encore plus que la probité. Par ces incessantes rapines, la colonie est restée désarmée en face de l’ennemi ; la friponnerie est devenue trahison ;—on donne aux soldats “ des fusils de l’ancienne façon, dont les baguettes cassent comme “ un verre.” On n’a que des “ bicoques ” où l’on croit avoir des forts ; “ celui de Carillon rempli de défauts coûte au roi aussi cher “ que Brisach et sert à enrichir l’ingénieur du pays.” A peine débarqué, Montcalm parcourant les quartiers des troupes y trouve “ hôpitaux et ambulances dans un état affreux et nombre d’articles “ nécessaires manquant dans les magasins.” Ce qu’il redoute dans les friponneries dont les sauvages sont victimes, c’est qu’on ne laisse gagner ceux-ci par les Anglais. Indigné du présent, inquiet de l’avenir, il avertit le ministre de la marine de qui relèvent les colonies ; il fait écrire par l’honnête Doreil, commissaire des guerres (intendant militaire). Autant se plaindre aux vers de la pourriture, Bigot a là-bas un complice, “ c’est l’œil même du ministre (1).” Les dépêches sont interceptées au passage, on *égare* jusqu’au rapport sur la prise de William-Henry. Sans doute un jour ces misérables seront confondus et même châtiés après un grand procès, mais il sera trop tard ; Montcalm et la Nouvelle-France auront vécu.

Malgré tout, le général, fort de sa bonne cause et de l’indignation publique, eût peut-être écrasé sur place quelques-uns des vampires du Canada, si les intelligents fripons dont Bigot était le chef n’eussent trouvé un auxiliaire dans un homme qui ne leur ressemblait en rien. A la tête de la colonie, il y avait alors pour gouverneur général, un simple capitaine de vaisseau, le marquis de Vaudreuil. Il était probe et sincèrement dévoué à la France et à la colonie, mais ses lumières et son activité n’égalèrent ni son désintéressement, ni son patriotisme ; ses irrésolutions surtout étaient fâcheuses, et si son neveu, l’intrepide marin, n’avait pas eu plus de décision, il n’aurait pas reconquis le Sénégal en 1780. “ Notre gouverneur veut être gouverné ” écrivait Doreil au ministre, en 1756 ; Montcalm s’en fût bien acquitté ; malheureusement M. de Vaudreuil abdiqua entre les mains de Bigot. Né dans

(1) M. de la Porte, qui depuis plusieurs années, sous des ministères éphémères, dirigeait la marine. Ce fonctionnaire archi-concessionnaire, l’un des associés de Bigot, finit par être congédié..... avec une pension de 9,000 livres ; d’ailleurs le gouvernement n’avait rien à apprendre sur les scandales du Canada. Les cartons de la marine et de la guerre étaient remplis de révélations et d’avertissements dont on ne tenait aucun compte.

le pays, il était rempli de préjugés coloniaux et jaloux à l'excès de ses prérogatives, on exploita habilement près de lui les tiraillements, les rivalités inévitables dans les colonies entre les autorités indigènes et les fonctionnaires venant de la métropole. A ce pauvre gouverneur les misérables qui dévoraient la colonie eurent le talent de faire voir un ennemi de la Nouvelle-France dans le seul homme capable de la défendre. Une lutte sourde d'abord, puis ouverte, qui dura jusqu'à la mort de Montcalm, s'établit entre celui-ci et le gouvernement colonial. On se dénonça réciproquement à Versailles. M. de Vaudrenil se plaignait que " le militaire fût parvenu au comble du despotisme." Il accusait Montcalm de ne pas savoir profiter de ses avantages et insistait pour le rappel du général. Montcalm, lui aussi, demandait à revenir en Europe, " n'y tenant plus à exécuter des ordres obscurs donnés avec duplicité par un chef qui ne sait pas parler guerre." En attendant, il s'inclinait devant le gouverneur, représentant de l'autorité royale. " Je lui représente, écrit-il, mais en même temps j'emploie tous les moyens pour la réussite de ses projets, lors même qu'ils diffèrent des miens." D'ailleurs le général ne pouvait rien sans le gouverneur. Sauf pendant les opérations de la campagne, aucun droit ne lui était accordé ni sur les troupes coloniales (ou de la marine), ni sur les sauvages, ni sur la milice. Jamais il ne put avancer ou reculer d'une heure le départ d'un bâtiment. Pour la solde, l'équipement, les munitions, le matériel de guerre, l'armée dépendait absolument des autorités coloniales, et à la moindre plainte, on la menaçait de lui couper les vivres. Hélas ! au Canada, ce mot-là faisait trembler les plus braves ! A qui en eût-on appelé ? On était à 1,500 lieues de la France, avec blocus des glaces pendant six mois. " Expatriés, manquant de tout, écrit Bougainville, ne pensant plus qu'à cette espèce de gloire qu'on acquiert en se raillant contre les difficultés de tout genre, hâs, envieux, ayant tout à souffrir du climat et des habitants, nous n'apprenons ici qu'à être patients."

C'est ainsi que le néant de toutes ressources que Montcalm lutta quatre années sans relâche, ne trouvant pour soutenir la colonie croulante d'autre point d'appui que son grand cœur. Ce qu'il souffrit, pourrait-on le dire ? Quel supplice pour un homme d'une telle valeur de voir sa réputation militaire livrée à tous les hasards par une incapacité toujours hésitante et dont tout dépend. Quelle angoisse et quelle rage de sentir que soi-même, l'armée, la colonie tout entière n'étaient que la vile matière avec laquelle des hommes, qui eussent vendu jusqu'à nos drapeaux, bâtissaient leur exécration et leur fortune !

L'amour des troupes, le respect et la confiance du peuple, consolidaient, fortifiaient Montcalm. L'armée l'avait vu avec surprise, pendant les campagnes, coucher sur la terre nue et revêtu de son cordon rouge, se contenter de la ration du soldat ; elle l'avait admiré exposant au feu, comme un simple grenadier, son corps couvert de cicatrices. Entre les troupes et le général l'attachement fut inviolable et dans les débris de cette petite phalange qui revinrent en France, pas un officier, pas un soldat qui, malgré tant de malheurs, ne fût fier d'avoir servi sous le général Montcalm. On sait quel fanatisme il inspira aux sauvages du Canada : dans leurs wigams, où séchèrent de terribles trophées, vécut longtemps le souvenir du grand chef de guerre qui avait conduit par la main ses enfants rouges à la victoire. Montcalm, après avoir obtenu d'eux de servir sans recevoir ni eau-de-vie, ni équipement, ce qui ne s'était jamais vu, avait le droit de dire : " Pour ce qui est des sauvages, j'ose croire avoir " saisi leur génie et leurs mœurs." Il conquiert moins vite les Canadiens ; entre lui et eux existaient des préventions qui tombèrent quand ils se connurent mieux : l'instinct populaire, finit par reconnaître, en Montcalm, le défenseur désintéressé, le véritable ami. Sa popularité fut bientôt au comble. " Les Canadiens, les simples habitants, écrit-il au ministre, me respectent et m'aiment : quand je voyage, j'ai l'air d'un tribun du " peuple." Sur son lit de mort, il se souviendra d'eux.

C'était un petit homme de fière mine, à l'allure nerveuse, avec un nez busqué et de grands yeux noirs étincelants, que la poudre de la coiffure ren fait encore plus vifs. Quand l'hiver, sur la route de Québec à Montréal, un traîneau filait au galop, et que du fond d'une pelisse de fourrure deux éclairs avaient brillé : " Voilà le marquis," disaient les passants. Le trait saillant de son esprit, ce fut aussi le coup d'œil, mais un coup d'œil dont la vivacité n'était rien à la justesse ; la vérité vite saisie, souvent discernée de très-loin, jaillissait avec une lumineuse précision des jugements portés par Montcalm sur les hommes et les événements. Imagination hardie sans chimères, féconde sans rêveries, il fut par-dessus tout un homme d'action et d'action rapide. Mais allons au but, la grandeur de Montcalm, il ne faut la chercher ni dans ses facultés, ni dans ses talents ; elle était dans son âme tout entière subjuguée par le sentiment du devoir. Montcalm fut " le soldat ", il en eut toutes les vertus, il en accepta toutes les servitudes, même celle de la mort. Corneille, le grand poète du devoir, était son auteur ou plutôt son conseil ; Plutarque, qu'il avait le bonheur de lire dans le texte grec, lui parlait aussi du devoir. Sous le rayon de cette idée, fortifiée par la foi religieuse, Montcalm, pendant sa longue agonie, grandit de sacrifice en sacrifice jusqu'à l'heure suprême. 7

VI

Le défaut de vivres avait été, on se le rappelle, l'une des causes qui arrêtaient les troupes après la prise de William-Henry. Depuis 1755, les blés manquaient ; la guerre paralysait les travaux de culture. En 1757, la situation se tendit : le froid de l'hiver 1756-1757, excessif même pour le Canada, réduisit à néant les nouvelles récoltes. Montcalm, à la fin d'un rapport au ministre, résume ainsi, dès le 18 septembre, l'état des choses. "Manque de vivres, le peuple réduit à un quarteron de pain. Il faudra peut-être encore réduire la ration du soldat. Peu de poudre, pas de souliers." Ce n'était que le début. Le gouvernement anglais, qui avait son plan, prohiba rigoureusement l'exportation de toutes subsistances de ses colonies d'Amérique : les malheureux Canadiens furent donc réduits à leurs propres ressources, en attendant la farine et les salaisons demandées en France, mais qui ne pouvaient arriver avant le mois de mai. Cependant il fallait vivre, si c'était possible ; on attaqua le cheval. "Ma maison et ceux qui ont diné chez moi au même ordinaire pour le pain et plusieurs entrées de cheval. Il y a eu de la fermentation dans le peuple et les troupes. M. le chevalier de Lévis a bien fait à Montréal ; sans le ton ferme qu'il a eu, il y eut eu sédition : ici, nous avons moins de peine," écrivait de Québec le général, le 20 février 1758.—Mais si les Canadiens souffraient, les Acadiens mouraient ; deux milles des malheureux habitants de la presqu'île, réfugiés chez leurs frères du Canada, étaient sans ressources, ne demandant que "du pain et des armes." La patrie, qui leur coûte si cher, ne peut leur donner que des lambeaux de morue salée : ils expirent de misère sur une terre française ! "Il en est déjà mort trois cents," écrit Doreil au ministre, le 26 février. La famine, quelle aubaine pour Bigot et sa bande ; quels bons coups on faisait avec les blés, accaparés de longue main. Mais si l'on gagnait de l'argent, il était galamment dépensé. "Malgré la misère publique, des bals et un jeu effroyable," écrit à sa mère Montcalm indigné, et Doreil ajoute dans une dépêche au ministre : "Nonobstant l'ordonnance de 1744, pour défendre les jeux de hasard dans les colonies, on a joué ici chez l'intendant juqu'au mercredi des Cendres, un jeu à faire trembler les plus intrépides joueurs. M. Bigot y a perdu plus de 200,000 livres." Faut-il ajouter que la galanterie était de la fête. Il semblait que tous les vices de la vieille Europe étaient venus se retremper sur la jeune terre d'Amérique.

Plus la saison avançait, plus les privations augmentaient. Que sera-ce si la croisière anglaise intercepte au mois de mai les arrivages de France. "L'article des vivres me fait frémir" disait Montcalm. Depuis six semaines, la population "qui continuait à prendre son mal en patience" était réduite à deux onces de pain par jour, et quel pain, quand les navires de France parurent! "Il nous est arrivé, dans la rade de Québec, une frégate, une prise anglaise que la frégate a fait chemin faisant, et dix navires chargés, partis de Bordeaux, portant des vivres arrivés au dernier moment; le peuple commençant à brouter et la subsistance du soldat réduite à demi-livre de pain encore pour un mois." Pour la malheureuse colonie, ce fut un rayon de bonheur; on mangeait du pain, du vrai pain,—que les Parisiens du siège se souviennent, qu'il fût bien amer, notre pain blanc octroyé par l'étranger!—

Cependant l'ennemi avait capturé plusieurs bâtiments, entre autres le *Foudroyant*, sur lequel étaient embarquées une partie des provisions personnelles du pauvre Montcalm. "Les douze caisses, venues de Montpellier, ont la mine, écrit-il, d'être houspillées; je crois que plus de la moitié de mes provisions est prise; je m'en console, l'argent me touche peu." Avec les vivres, les bateaux apportent les lettres d'Europe: les éloges sur les succès de Montcalm devaient y abonder. "Le ministre écrit, mande-t-il à sa mère, que ce n'est plus que d'Amérique que le roi reçoit de bonnes nouvelles." Cependant, à ces louanges se mêle quelque amertume; il apprend, par exemple, que les parents d'un de ses protégés, le payant d'ingratitude, le dénigrent à la cour. "Cela est surprenant, répond-il, mais enfin, mieux vaut faire envie que piété. En revanche, je cherche bien à faire valoir ceux qui servent ici." Mais ce qu'il faut chercher surtout dans des lettres de famille, n'est-ce pas le sentiment domestique? La nature si énergique, si résistante de Montcalm fut-elle susceptible des émotions tendres et des épanchements délicieux du foyer? Au risque de dépoëtiser un peu notre héros, nous avouons qu'il ne fut pas ce qu'on appelait au dix-huitième siècle un homme sensible. Sévèrement élevé et soldat dès l'âge de quatorze ans, il paraît avoir introduit dans sa maison quelque chose qui ressemblait à la discipline militaire; il fut un peu mari et père sans phrases, comme il était soldat. Cependant cet homme si laconique, si absolu, si maître, s'incline profondément devant une grande figure qui plane sur sa vie, la marquise de Saint-Véran, sa mère. Vis-à-vis de sa femme, "sa très-chère et très-aimée," il ne se montre d'abord qu'époux fidèle et protecteur, mais à mesure que le ciel s'assombrira, à mesure que l'espérance mourra dans son cœur, des soupirs

étouffés sortirent de ses lettres : d'année en année, l'exilé deviendra plus tendre, plus expansif, jusqu'à s'écrier une fois : " Mon cœur, " je préférerais le plaisir de t'embrasser à celui même de battre le " général Abercrombie." Le jour où ces mots parvinrent à leur adresse dut être le plus beau de la vie de Mme de Montcalm, timidement, mais éperdument éprise de son vaillant mari. Parmi ses enfants, il ne s'occupe guère que des garçons, et surtout de l'aîné, le futur chef de la race : à vingt ans, voilà cet aîné colonel et " en belle passe," le cadet est à quinze ans l'aide de camp de Chevert, l'ami du père. Les filles à marier sont près de la mère, les autres au couvent. Avec les nouvelles du foyer, affluent celles de la grande famille, du cher Languedoc ; il y là, sur la vie provinciale au dix-huitième siècle, des échappées de vue pittoresques. Les compatriotes de Montcalm prennent leur part de ses succès, le public de Montpellier " claque des mains en son honneur ;" l'intendant de la province, M. de Saint Priest, " le préconise en pleins Etats." Mais quelle médaille n'a son revers ? Plus d'un bon méridional se persuada que le Saint-Laurent passait sous le pont du Gard : Montcalm est assailli au fond de l'Amérique de pétitions et même de pétitionnaires : il lui tombe sur les bras jusqu'à un boulanger de Lodève. Un boulanger au Canada ! " C'est ici un meuble bien inutile," écrit Bougainville ; cependant on l'a placé dans le service du munitionnaire général ; " mais, ajoute avec ironie l'aide- " de-camp, difficilement y fera-t-il une grosse fortune s'il n'y est " que boulanger."

Les secours venus de France pour la colonie étaient dérisoires en comparaison des immenses besoins. Quelques vivres, soixante-quinze recrues. " De la poudre, envoyez au moins de la poudre, " écrira Montcalm ; il est impossible d'en éviter la consommation " à la guerre. Sans les munitions que nous ont fournis successive- " ment la Belle Rivière, Chouagen et le fort Georges, je n'aurais " eu assez ni pour attaquer ni pour me défendre."

Le génie voit loin et pense à l'avenir ; la décadence et l'égoïsme ont la vue courte ; la France de Louis XV, égoïste comme son roi, n'apercevait dans les charges de la guerre en Amérique, qu'un surcroît de dépense inutile. Ce rôle si doux, si charmant, de nourrice de la pauvre petite colonie qui souffrait tout pour l'amour d'elle, souriait peu à cette frivole mère-patrie. A vrai dire, personne ne savait le prix du Canada ; il fallut la paix de Paris pour ouvrir les yeux aux Français. On comprit alors qu'une colonie que le vainqueur, suivant l'expression de Chesterfield, payait 80,000,000 liv. sterling, avait peut-être quelque valeur. Quoi qu'il en soit, telle était l'horreur inspirée alors aux Canadiens par le joug de

l'Angleterre, si admirable se montrait notre petite armée, que si quelque secours fût venu de l'Europe, tout était encore possible en 1758; mais il ne vint d'outre-mer qu'une nouvelle armée anglaise. Les victoires de Frédéric II à Rosbach et à Leuthen, à la fin de 1757, avaient relevé la fortune de l'Angleterre sur le continent européen. La France, au lieu de s'en tenir à la lutte nationale et toute défensive entreprise contre l'Angleterre, s'était laissée fourvoyer par des intrigues féminines dans la fatale guerre d'Allemagne. Ce gouffre dévorait tout, tandis que Pitt disposait des troupes anglaises pour conquérir nos colonies. A peine au pouvoir, il envoya en Amérique deux mille montagnards jacobites d'Ecosse, rebelles dans leur pays et serviteurs fidèles au dehors. De nombreux bataillons réguliers avec un immense matériel les suivirent sur une flotte commandée par l'amiral Bowarven. Mais ce n'était pas assez pour Pitt; dans sa pensée, la conquête de la Nouvelle-France devait être une grande œuvre nationale: il appela aux armes les Anglo-Américains, et ils se levèrent à sa voix. "Le génie de Pitt, dit l'historien des Etats-Unis, M. Bancroft, et son respect pour les droits des colonies, la perspective de conquérir le Canada et l'Ouest, et de vagues et infinis présages de grandeur à venir éveillèrent en elles le zèle le plus ardent." A l'ouverture de la campagne de 1758, vingt mille miliciens étaient sous les armes. Les levées de la Nouvelle-Angleterre, du New York et du New Jersey, furent destinées à agir sur la frontière du Nord, pendant que les Pensylvaniens et les Virginiens opéreraient du côté de l'Ohio. La flotte et une partie des troupes réglées reçurent pour mission de prendre Louisbourg, dans l'île du cap Breton où il y a la Royale, la clé du Canada.

Pour résister à la formidable invasion qui se préparait sur trois points, quelles étaient en Amérique les forces de la France? A Louisbourg, cinq vaisseaux et une garnison de six mille hommes. Dans le Canada, sous les ordres de Montcalm, cinq mille soldats des troupes de France et de la colonie, les sauvages et les miliciens. Un mot sur ces derniers: grands, robustes, accoutumés en cas de nécessité à vivre de peu, bons tireurs, rompus à la vie des bois, issus pour la plupart de familles militaires, les Canadiens semblaient éminemment propres à la guerre. Et cependant Montcalm les comptait pour peu; officier de la vieille école, il ne se fiait qu'aux bataillons de ligne. Selon lui, des soldats qu'on ne peut garder cinq mois en campagne ne pourront lutter contre des troupes régulières. On lui fit un crime de cette opinion. "A l'égard de la valeur, répondit-il au ministre en se justifiant, nul ne rend aux Canadiens plus de justice que moi et les Français,

“ mais je ne les emploierai que dans leur genre et je chercherai à étayer leur bravoure de l'avantage du bois et de celles des troupes réglées (1).” La levée en masse lui inspira jusqu'au bout peu de confiance, et il paya de sa vie le seul essai qu'il fit en opposant des milices à des régiments de ligne. Montcalm était un classique en art militaire comme en littérature.

Dans l'hiver qui venait de s'écouler, la disette avait tout paralysé. Comment les soldats affaiblis par tant de privations auraient-ils pu soutenir les terribles fatigues d'une campagne sur les glaces ? On s'était donc borné à lancer des partis de sauvages sur les frontières du New York, du Massachusetts et de la Pensylvanie ; “ ils y avaient levé des chevelures ” et saccagé les défrichements... Dès le printemps, nos belliqueux alliés, “ qui avaient pris goût aux expéditions, ” interpellaient Montcalm en plein conseil, en le pressant de “ les conduire à la guerre. ” Avec quelle martiale ivresse il les eut menés jusqu'à New York ou à Philadelphie. Son génie actif, hardi et plein de ressources, était fait pour une telle entreprise : Hélas ! c'était un rêve. A peine, avec les forces dont la Nouvelle France dispose, pourra-t-elle défendre son propre territoire ; Montcalm ne franchira jamais la frontière : une armée française, cependant, entrera victorieuse dans Philadelphie, mais ce sera vingt-trois ans plus tard et aux cris de joie d'un peuple ami.—Le 18 avril 1758, Montcalm écrit à sa mère : Imaginez que je ne puis être en “ campagne avec des forces médiocres avant six semaines et toujours obligé de licencier moitié de mon armée pour la récolte. Ne serai-je jamais en Europe à la tête d'une armée où ces obstacles ne se rencontreront pas ! Pour cette année ci, je croirai faire beaucoup de parer à tout : ainsi n'attendez rien de brillant : je veux être Fabius plus qu'Annibal, et c'est “ nécessaire..... ”

Montcalm était trop modeste, il pouvait promettre du brillant et même “ du plus grand brillant. ” La bataille de Carillon que nous allons raconter est un des faits d'armes les plus étonnants et les plus inconnus accomplis par la vieille infanterie française.

Où les Anglais frapperaient-ils le grand coup ? C'était le secret du plan de campagne. On finit cependant par savoir que le nouveau généralissime Abercrombie concentrait l'armée d'invasion au pied même des ruines de William Henry. Les troupes régulières, Royal Américain, les bataillons écossais, les régiments de ligne avec leurs grenadiers, s'y rendaient par la vallée de l'Hudson.—

(1) Dépêche du 19 février 1758, extraite des *Archives de la Guerre*, publiée par M. Dusseaux.

Déjà des corps de partisans, des sauvages alliés, et dix mille miliciens y étaient réunis. A ces volontaires venant surtout des quatre colonies puritaines de la Nouvelle-Angleterre, à ces fils des ardents et sombres Indépendants, on montre de loin le Canada français, papiste et féodal ; on leur prêche " le renouvellement des jours où Moïse, la verge de Dieu à la main, envoyait Josué contre Amalec."

Le lieu de concentration connu, le plan d'invasion est révélé. Du lac du Saint-Sacrement, les Anglais descendront dans le Champlain et par la rivière Richelieu qui le continue, ils déboucheront dans le Saint-Laurent près de Montréal, coupant ainsi en deux la colonie française. Mais pour le succès de cette campagne, il fallait d'abord enlever Carillon. Ce fort commandait la courte rivière de la Chute par laquelle les eaux du lac Saint-Sacrement, après avoir écumé sur des rapides, se déversent dans le Champlain. C'est devant Carillon que Montcalm va attendre les Anglais. Son plan était aussi simple qu'ingénieux. Sur la lisière des bois qui, sauf du côté du lac entourent le fort, s'élève à une demi-portée de canon devant la place, un mamelon qui la domine. C'était la clef de la position. On décida d'enfermer cette éminence ainsi que le fort lui-même dans un retranchement bastionné construit avec des troncs superposés : en même temps on déboiserait les entours et les arbres abattus là resteraient à terre, leurs branches aiguës servant de chevaux de frise. Avant tout, il fallait gagner du temps pour achever l'enceinte et pour attendre les renforts que Montcalm suppliait le gouverneur d'envoyer sans perdre une heure. Il n'y avait alors autour de Carillon que deux mille huit cents soldats de France et quatre cent cinquante Canadiens. Le gros des forces françaises, y compris les sauvages, était campé aux portes de Montréal ou réparti dans les garnisons. Cependant la descente de l'ennemi était imminente : neuf cents bateaux, et trente-cinq grandes chaloupes, étaient amarés devant William Henry : l'artillerie et le matériel déjà chargés sur les radeaux. Par une manœuvre audacieuse, Montcalm se porte en avant et s'établit sur le bord du lac supérieur, comme s'il voulait prendre l'offensive.—Abercrombie dérouteré retarde de quatre jours le départ de ses troupes et attend jusqu'au 6 juillet pour oser traverser le lac avec ses vingt mille soldats (1). Devant les Anglais, la retraite se fit le long de la rivière de la Chute avec une telle audace et un tel ordre

(1) Le rapport officiel d'Abercromby adressé à Pitt avoue le chiffre de 17,000 hommes.—Les Français ont prétendu que le nombre des Anglais était de 25,000 ; le chiffre de 20,000 paraît être exact.

qu'on n'eut pas perdu un homme, si un corps détaché de trois cents volontaires s'égarant dans les bois, ne fût tombé au milieu d'une colonne ennemie qui l'extermina. Cet unique succès coûta cher aux Anglais, car la première balle française tua le brigadier général, lord Howe, l'âme de l'expédition, dont Abercrombie n'était que le chef officiel. Pendant la retraite, Montcalm avait jugé son adversaire et il écrivit, chemin faisant, à Vaudreuil ce billet: " J'espère beaucoup de la volonté et de la valeur des troupes françaises : je vois que ces gens-là marchent avec précaution et tâtonnent: s'ils me donnent le temps de gagner les hauteurs de Carillon, je les battrai." En s'arrêtant le 6 juillet au soir sous le canon du fort, les troupes aperçurent le nouveau retranchement: il suivait les sinuosités du sol et tous ses bastions de bois se flanquaient réciproquement. Des batteries improvisées et le canon du fort balayaient le bord de l'eau et, à droite, des trouées qu'on n'eut pas le temps de fermer. Mais l'abbatis projeté pour défendre les approches restait à faire. " Le lendemain, les officiers, la hache à la main, donnent l'exemple, les drapeaux sont plantés sur l'ouvrage." Les érables tombent sur les bouleaux, les hêtres sur les pins. L'armée travaillait de bon cœur, cependant elle cherchait des yeux le brave Lévis: " Où est Lévis? " Enfin, le voici. " Vive Lévis! " Il accourait du pays des Cinq-Nations avec quatre cents soldats d'élite.

Grâce à ce renfort, le seul qui parvint à temps, le nombre des combattants sera de trois mille cinq cents. On couche au bivouac: dès l'aube, la générale réveille les bûcherons et la hache de frapper de nouveau. A midi et demi, un coup de canon retentit: c'était le signal. Chaque bataillon, l'arme au bras, est à son poste de combat, Royal-Roussillon au centre, avec son drapeau d'ordonnance rouge et bleu. Le soleil de juillet, brûlant en ce climat, " un soleil de Naples ", dardait sur les bords du Champlain des rayons de feu. " Mes enfants, la journée sera chaude, " dit Montcalm en jetant à terre son habit. Déjà l'ennemi, ses grenadiers en tête, débouchait du bois en quatre colonnes. A soixante pas, les Français tirèrent sur toute la ligne; décharge foudroyante au milieu des rangs déjà rompus par les obstacles des abords. Les Anglais vacillèrent sous les balles, reculèrent, puis revinrent intrépidement à la charge, pour reculer encore et revenir ainsi pendant six heures de suite. Effroyable va-et-vient entremêlé de sorties à la baïonnette. Entre les attaques, quand la fumée se dissipait, des remparts en feu, apparaissaient surmontés de drapeaux troués, en même temps que des fantassins en uniforme blanc debout, avec des barricades d'eau, sur le parapet enflammé. Devant les retranchements, par-

tout des soldats en habits rouges, culbutés ou accrochés dans les branches de l'abattis ; à droite, aboutissant au pied même de l'ouvrage, un monceau de cadavres aux jambes nues, aux vêtements bigarrés : c'était là que les montagnards écossais avaient donné l'assaut. Le canon gronda aussi du côté de la rivière ; vingt pontons armés descendus à la chute, s'approchèrent pour jeter à terre des troupes de débarquement. Mais Montcalm avait tout prévu : des volontaires postés le long de la rive reçurent "de bonne grâce" les embarcations, et le canon du fort en ayant coulé deux, les autres s'enfuirent à force de rames. Vers sept heures du soir les attaques cessèrent, et le feu ne continua que sur la lisière de la forêt ; à huit heures, il s'éteignit. Était-ce possible ? les Français ne purent croire d'abord à leur succès. Toute la nuit se passa à compléter le retranchement qu'on s'attendait à voir attaqué le lendemain par l'artillerie. Mais l'ennemi ne revint pas, le découragement des troupes qui s'étaient crues assurées d'une facile victoire, l'inéptie du général, l'ombre de ces grands bois si redoutables dans les ténèbres avaient changé l'arrêt en retraite, la retraite en panique. Les Anglais s'étaient précipités vers leurs bateaux et traversaient déjà le Saint-Sacrement, laissant derrière eux plus de quatre mille morts ou blessés ; les Écossais seuls avaient perdu neuf cent cinquante soldats et presque tous leurs officiers. Pour cette année-là, le Canada était sauvé. "L'armée, la trop petite armée du roi, écrivait Montcalm à Doreil, le soir même de la bataille, vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France ! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. Ah ! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres ! Je n'en ai jamais vu de pareilles (1)."

Le rapport officiel rédigé par Montcalm sur cette brillante affaire est empreint d'une simplicité antique. Après que chacun a reçu sa part d'éloges, après avoir dit que "M. de Lévis, avec plusieurs coups de feu dans ses habits, et M. de Bourlamaque dangereusement blessé, ont eu la grande part à la gloire de cette journée," Montcalm ajoute : "Le succès est dû à la valeur incroyable de l'officier et du soldat ; pour moi, je n'ai eu que le mérite de me trouver général de troupes aussi valeureuses." Le succès était grand, mais chèrement payé. Dans les deux journées du 6 et du 8, mais les Français avaient perdu plus de sept cents combattants,

(1) Le texte de ce billet a été imprimé dans le *Mercur de France* de 1760, après la mort de Montcalm.

chiffre énorme dans une si petite armée où le prix d'un homme se multipliait par le carré des distances entre la France et l'Amérique. Bougainville était blessé à la tête, Bourlamaque avait l'épaule brisée. Malgré mille dangers bravés, Montcalm restait sain et sauf, posté au sommet du mamelon d'où il avait embrassé du regard tout le théâtre de la lutte. Telle fut la bataille de Carillon, fait d'armes aussi héroïque qu'inconnu : pauvre victoire délaissée, dont l'histoire de France garde à peine la trace. Son souvenir semble s'être envolé avec le bruit des cloches qui en sonnèrent le *Te Deum*. La forteresse, témoin de cette lutte épique, a été détruite par les Français eux-mêmes : où fut Carillon, les Anglais ont bâti Tincondéoga. Comme vestige de la journée du 8 juillet 1758, il ne reste qu'un vieux drapeau français, retrouvé à Québec au fond d'un grenier. Dans leurs fêtes nationales, les Franco-Canadiens qui, eux, n'ont rien à oublier, portent aujourd'hui avec orgueil, le vieux guidon sous lequel les aïeux ont combattu pour la patrie.

Pendant le général victorieux crut avoir le droit de demander une récompense, et la seule qu'il sollicite, c'est d'être rappelé : " Si jamais, écrit-il au ministre le 12 juillet, il y a eu un corps de troupes digne de grâces, c'est celui que j'ai l'honneur de commander ; aussi je vous supplie, Monseigneur, de l'en combler. Pour moi, je ne vous en demande d'autre que de me faire accorder par le roi, mon retour : ma santé s'use, ma bourse s'épuise. Je devrai 10,000 écus au trésorier de la colonie ; et plus que tout encore, l'impossibilité où je suis de faire le bien et d'empêcher le mal, me détermine à supplier avec instance Sa Majesté de m'accorder cette grâce, la seule que j'ambitionne." En attendant qu'on connût la volonté du roi, il fallait rester à son poste et tenir en échec l'armée d'Abercrombie. Ralliée près des ruines de William-Henry, elle s'y était fortifiée et, encore quatre fois supérieure en nombre, menaçait toujours d'un retour offensif la petite armée de Montcalm dans son camp de Carillon.

Pendant ce temps, de graves événements s'accomplissaient à trois cents lieues de là : le cercle de l'invasion que la défaite des Anglais sur les bords du Champlain avait détendu au centre s'était resserré aux extrémités. Le Saint-Laurent, ce prodigieux cours d'eau, tour à tour, lac, fleuve, cataracte, océan, était alors comme aujourd'hui, la grande artère du Canada ; mais à cette époque, il était en outre l'unique accès du pays. Pour y assurer l'entrée à leurs vaisseaux, les Français avaient construit, à grands frais, dans l'île Royale où du cap Breton, qui commande l'entrée du golfe Saint-Laurent, une place forte, ville de quatre mille âmes, avec un vaste port : c'était Louisbourg, le Dunkerque de l'Amérique. Depuis les premiers

jours de juin 1758, la ville était assiégée par terre et par mer. Au bout de deux mois, on se rendit à l'amiral Boscawen et au général Amherst. Dès lors le Saint Laurent fut ouvert aux Anglais en même temps qu'il se fermait pour les Français. La citadelle était retournée contre la place, Louisbourg devenait le geôlier du Canada. Un mois après cette catastrophe, un hardi partisan américain, Bradstreet, à la tête de trois mille de ses compatriotes, s'embarquait sur le lac Ontario, près des ruines du fort détruit par Montcalm en 1756, et s'en allait venger Chouagen, sur Frontenac, défendu par une garnison de soixante-dix hommes. " Les ennemis, " écrit Montcalm, se sont emparés du fort Frontenac, qui, à la vérité, ne valait rien ; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, ils ont pris beaucoup de vivres, beaucoup de marchandises, quatre vingts canons grands et petits et détruit la marine, qui était due à ma prise de Chouagen, en brûlant cinq de nos bâtiments et en emmenant deux. Cette marine nous assurait la supériorité sur le lac Ontario que nous perdons en ce moment." En même temps, à l'Ouest, un corps de six mille hommes, sous les ordres du général Forbes et du colonel Washington s'approchait du fort Duquesne. Peu à peu, on remarquait dans les pays d'en haut le refroidissement des sauvages ; les Anglais leur offraient une grosse prime par chevelure ; et les comblaient de présents qui n'étaient pas en argent faux, comme les ouvrages que Bigot faisait fabriquer pour eux. Les Iroquois, nos vieux ennemis, se renfermaient dans une neutralité menaçante : déjà beaucoup de leurs guerriers avaient paru dans le camp anglais.

A la nouvelle de tous ces désastres et de tous ces périls, Montcalm oublie ses déceptions, ses humiliations, ses pressentiments ; il se relève, il se retrouve. Aux grands courages, il faut les grands dangers. " J'avais demandé, écrit-il au ministre, mon rappel après la glorieuse journée du 8 juillet ; mais puisque les affaires de la colonie vont mal, c'est à moi à tâcher de les réparer ou d'en retarder la perte le plus qu'il sera possible." En d'autres termes : " J'y suis, j'y reste." Ce n'est pas que Montcalm eût la moindre illusion. Le 1er septembre, il exposait ainsi au ministre, par dépêche chiffrée, le véritable état du Canada à cette époque : " Monseigneur, la situation de la Nouvelle-France est des plus critiques, si la paix ne vient pas au secours. Les Anglais réunissent avec les troupes de leurs colonies, mieux de cinquante mille hommes, nonobstant l'entreprise de Louisbourg ; ils en ont eu trente mille qui ont agi cette campagne vis-à-vis le Canada. Qu'opposer à cela ? huit bataillons qui font trois mille deux cents hommes ; le reste, troupes de la colonie, dont mille deux cents seulement

" en campagne, le surplus à Québec, Montréal, la Belle-Rivière,
 " Pays d'en haut. Puis les Canadiens. Il n'y en a eu cette année
 " en campagne qu'environ mille deux cents. J'appelle en cam-
 " pagne ceux qui l'ont faite entière. On a prêté deux mille quatre
 " cents Canadiens depuis le 13 juillet, qu'on n'en avait plus besoin,
 " jusqu'au 12 août qu'on les a redemandés pour la récolte. Pour-
 " rait on en tirer meilleur parti, je le crois : cependant, on n'en
 " pourra jamais tenir pendant cinq mois au-delà de trois mille, sans
 " ruiner le pays. Les sauvages, bons pour les courses, il ne faut
 " pas compter sur eux pour le fond d'une armée. Avec si peu de
 " forces, comment garder sans miracle, depuis l'Ohio jusqu'au lac
 " Saint-Sacrement, et s'occuper de la descente à Québec, chose
 " possible. Qui écrira le contraire de ce que j'avance trompera le
 " roi : quelque peu agréable que cela soit, je dois le dire comme
 " citoyen. Ce n'est pas découragement de ma part ni de celle des
 " troupes, résolus de nous ensevelir sous les ruines de la colonie ;
 " mais les Anglais mettent sur pied trop de forces dans ce conti-
 " nent pour croire que les nôtres y résistent et attendre une conti-
 " nuation de miracles qui sauve la colonie de trois attaques (1).

CH. DE BONNECHOSE.

(1) Dépôt de la guerre, vol. 3,498, publié par M. Dusseux.

(à continuer.)

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

PAR LE R. P. LIBERATORE, S. J.

(Suite)

CHAPITRE III.

DE TROIS CONSÉQUENCES RÉSULTANT DE LA VÉRITÉ CI-DESSUS ÉTABLIE.

L'Eglise est un vrai royaume. Elle est le royaume de Dieu sur terre, royaume dont le Christ est le roi invisible et son vicaire, le roi visible. Quand le Christ confessa devant le gouverneur romain qu'il était roi, il ne dit pas (remarque à propos saint Augustin) : mon royaume n'est pas ici, mais il n'est pas d'ici ; il ne dit pas : mon royaume n'est pas en ce monde, mais il n'est pas de ce monde. Parce que réellement son royaume est ici-bas, et il durera jusqu'à la fin des siècles (1). Ce royaume, nous l'avons montré dans le chapitre précédent, est le cinquième empire prophétisé par Daniel, empire qui doit succéder aux empires de la force, ses devanciers, et remplir toute la terre. " L'empire romain, dit saint Thomas (2), fut établi de Dieu pour que sous l'universalité de sa domination la foi pût être annoncée par tout le monde... et il n'a pas encore dis-

(1) Christus non dixit : Regnum meum non est hic, sed non est hinc ; non dixit : Regnum meum non est in hoc mundo, sed de hoc mundo. Hic enim est regnum ejus usque in finem sæculi. S. Aug. Tract. 115 in Joan.

(2) Romanum imperium firmatum fuit ad hoc, quod sub ejus potestate prædicaretur fides per totum mundum... nondum cessavit, sed commutatum est de temporali in spirituale. In 2 ad Thess. II. lect. 1.

paru, mais de temporel il a été transformé en spirituel." Rome continue de commander aux peuples, non par la force des armes, mais par la Religion.

..... *Quidquid non possidet armis,
Religione tenet* (1).

Elle est la capitale de l'univers, et, comme telle, elle est la reine des peuples.

La première conséquence qui en découle manifestement, c'est que le monde entier forme le territoire propre de ce royaume, puisque par destination il embrasse dans son sein le genre humain tout entier. *Euntes in mundum universum prædicate Evangelium* (2). L'Eglise a le droit, plus que le droit, elle a le devoir de prêcher l'Évangile jusqu'aux dernières extrémités de la terre et d'y établir partout le royaume du Christ. Sur tout homme pèse l'obligation de devenir son sujet : *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur* (3). Le Christ lui-même, en vertu de l'universel et absolu domaine qui lui appartient, a donné à son Eglise l'autorité sur tous les hommes, sous quelque soleil qu'ils vivent. D'où cette parole de saint Bernard au Pape Eugène : *Il faut sortir du monde pour avoir un lieu qui ne relève pas de votre charge* (4). Cette sollicitude s'étend aux peuples infidèles mêmes, lesquels, malgré qu'ils ne soient pas sujets de l'Eglise en acte et en effet, le sont cependant en puissance et en droit (5). Mais par rapport aux fidèles qui par le baptême sont devenues effectivement les membres de cette société spirituelle, le pouvoir de l'Eglise est passé en acte et s'exerce dans toute sa pleine vigueur. Aussi est-ce avec justice qu'en 1644 la Sacrée Congrégation du Saint-Office, par un décret approuvé du Pape Innocent X, condamna comme hérétique et schismatique la proposition affirmant que les Papes, par l'envoi de leurs *Constitutions* dans des lieux soumis à la puissance d'autres princes séculiers, promulguent des lois dans un territoire qui n'est pas le leur.

Tout pays chrétien, de même qu'il relève du prince laïque pour ce qui regarde l'ordre civil, relève également et à plus forte raison

(1) S. Prosp. Carm. de Ingrat.

(2) Mar. xvi, 15.

(3) Ibid. 16.

(4) Orbe exendum est ei qui forte volet explorare quæ non ad tuam pertinent curam. De Consid. l. III, c. I.

(5) Illi qui sunt infideles, etsi actu non sint de Ecclesia, sunt tamen de Ecclesia in potentia. S. Thom. Summ. theol. 3 q. 8. a. 2. ad. Im.

du prince ecclésiastique pour ce qui regarde l'ordre religieux. A plus forte raison, disons-nous, parce que le domaine du premier vient par juridiction humaine fondée sur le fait qui actue la sociabilité de l'homme, tandis que celui du second vient par juridiction divine et est fondé sur la dépendance radicale de la créature vis-à-vis de Dieu. L'autorité de l'Eglise est l'autorité même du Christ, lequel gouverne les fidèles par son Vicaire ici-bas. Tout baptisé est plus sujet du Pape qu'il ne l'est de n'importe quel prince séculier. Cette dépendance est spirituelle ; mais c'est justement pourquoi elle est plus intime à l'homme que toute autre dépendance matérielle parce que la partie principale de l'homme n'est pas le corps, mais l'esprit.

Le Seigneur Dieu dit : *Voici, je vais prendre les fils d'Israël du milieu des peuples chez lesquels ils sont allés... Et j'en ferai un seul peuple dans leur terre, sur les montagnes d'Israël, et il n'y aura plus qu'un seul roi qui leur commandera à tous, et désormais ils ne seront plus deux peuples ni ne seront plus divisés en deux royaumes... Et mon serviteur David régnera sur eux et il sera pour eux tous l'unique pasteur* (1). Le prophète Ezéchiel vit ainsi en esprit la future Eglise de Jésus-Christ. Un est le peuple fidèle que forment les chrétiens, quel que soit leur pays ou leur langue. Il n'y a en lui ni allemand, ni français, ni grec, ni slave ; les distinctions de race, d'idiome, de frontières disparaissent ; une seule rédemption, une seule foi, un seul baptême, une même espérance, un même amour les unit tous ensemble : *Unum corpus et unus spiritus, una spes vocationi vestrae, unus Dominus, una fides, unum baptismum*. Ainsi parle l'apôtre saint Paul (2). Ils sont tous frères en Jésus-Christ, fils adoptifs d'un même père qui est Dieu, enfantés et nourris au sein d'une même mère qui est l'Eglise. Il a été donné à ce peuple voyageur un seul chef suprême, un seul prince et pasteur, le David mystique à qui l'on a dit : *Pais mes brebis ; je te remets les clefs du royaume des cieux*. "Le trône de David, le siège royal, c'est, dit saint Epiphane, le sacerdoce de la sainte Eglise, et cette dignité complexe, à la fois royale et pontificale, le Seigneur en a simultanément gratifié son Eglise sainte, ayant transféré en elle le trône indéfectible de David (3)." Après cela n'est-ce pas une folie de qualifier d'étrangère l'autorité du Pape ? Si le peuple qui la reconnaît fait partie de cette grande société dont le Pape est à la tête,

(1) *Ezech. xxxvii, 21, 28, 24.*

(2) *Ephe. iv, 4.*

(3) *Thronus David et regia sedes est sacerdotium in sancta Ecclesia ; quam dignitatem regiam simulque pontificiam simul conjunctim largitus est Dominus sanctae Ecclesiae suae, translato in ipsam throno David non deficiente in aeternum. Haeres. xxix.*

comment dira-t-on que la tête est étrangère à ses membres ? Si toute la multitude des fidèles est un seul royaume dont le Pape est le souverain, comment dira-t-on que le Pape est étranger à ses propres fils ? Si tous les fidèles composent une seule famille dont le Pape est le père, comment dira-t-on que le père est étranger à ses propres fils ? A n'en pas douter les relations du chrétien avec le Pape sont de leur nature beaucoup plus intimes que celles qu'il a avec ses propres gouvernants. Parce que ce sont des relations résultant d'un lien que Dieu a positivement et immédiatement serré, des relations qui affectent directement l'esprit et visent au bien suprême de l'homme, le bonheur sans fin. En somme ce sont des relations qui ne se distinguent pas de celles qui unissent l'homme à Dieu, car il ne faut pas l'oublier, l'autorité du Pape est l'autorité même du Christ dont il tient la place ici-bas et dont il continue l'œuvre par la sanctification et le gouvernement des fidèles.

Une autre conséquence résulte de ce qui a été dit ; c'est qu'à proprement parler, ce n'est pas l'Eglise qui est dans l'Etat, c'est au contraire l'Etat qui est dans l'Eglise. Cela s'entend aisément, il suffit d'un coup d'œil sur la compréhension matérielle des termes. Il est une chose certaine : ce n'est pas le tout qui est dans les parties, ce sont les parties qui sont dans le tout. Or, en raison de sa catholicité, l'Eglise est un tout par rapport à chaque Etat. Par son institution elle est une société universelle destinée à recevoir dans son sein le genre humain tout entier. Au contraire l'Etat, pour vaste qu'il soit, est toujours restreint quant au territoire, aux personnes ou au pouvoir. Une extension indéfinie est contre sa nature, parce que son but étant la paix et le bien-être temporel il se trouve nécessairement soumis à des conditions de lieu, de race, de mœurs et à toutes ces circonstances spéciales dont dépend le progrès matériel. Or tout cela varie considérablement de nation à nation. Et encore qu'il lui serait naturel de grandir jusqu'à embrasser tous les peuples et à en faire une seule et unique société politique (supposition plus imaginaire que réelle) cela en définitive ne constituerait jamais qu'une pure potentialité. Des Etats existants il n'en est pas un qui ait reçu le droit de s'annexer successivement tous les autres et de déployer sur eux son empire politique. Mais quant à l'Eglise, son universalité est virtuelle et juridique, parce qu'elle vient du droit véritable que lui a donné Jésus-Christ, de s'unir tous les hommes, ceux-ci étant obligés de répondre à son appel sous peine de damnation éternelle : *qui non crediderit, condemnabitur* (1).

(1) Mar. xvi, 16.

Mais pour se convaincre de la vérité en question il vaut mieux considérer le rapport intrinsèque des fins que l'extension matérielle. La fin de l'Eglise est suprême et universelle, et l'Eglise conduit à cette fin par des moyens universels, tels que l'enseignement de l'esprit pour la connaissance du vrai, la direction de la volonté pour l'amour du bien. Par l'Eglise tous les hommes se trouvent réunis dans ce qui regarde l'homme comme tel, c'est-à-dire le vrai culte de Dieu et l'obtention du bonheur éternel. Au contraire, la fin de tout Etat politique est secondaire et particulière, et l'Etat mène à cette fin ses sujets seuls, pris seulement comme citoyens, et il les y conduit par des moyens seulement naturels. Or, on dit qu'une société est dans une autre quand la fin de celle-là est inférieure et subordonnée à la fin de celle-ci et par conséquent y est renfermée comme le particulier dans l'universel, le moyen dans la fin. Ainsi, bien que la société domestique ait une fin distincte de la société civile et qu'elle soit parfaite en son genre parce qu'elle se rapporte dans sa sphère à toute l'activité humaine, néanmoins c'est avec raison qu'on dit qu'elle est dans l'Etat et non l'Etat en elle. Parce que le but de la société civile est plus haut et plus vaste que celui de la famille et que celle-ci est une partie de celle-là. Il en est ainsi et à plus forte raison de l'Eglise par rapport à l'Etat, car l'Eglise par sa fin ne regarde pas seulement la vie éternelle à laquelle assurément se rapporte toute la vie temporelle, mais de plus elle appartient à l'ordre surnaturel, et les peuples et les nations sont comme les membres de ce grand corps.

« Encore bien que l'on admette avec les adversaires que l'Eglise est dans l'Etat et non l'Etat dans l'Eglise, ce n'est pas ce qu'ils affirment qui s'en suivrait, mais bien l'opposé. Car alors ce qu'il faudrait dire, ce n'est pas que l'Eglise est dans l'Etat comme la partie est dans le tout, chose qui peut s'affirmer sans inconvénient dans des sociétés inférieures de l'ordre civil, comme par exemple des provinces et des communes relativement à l'Etat, mais que l'Eglise est dans l'Etat comme la forme dans la matière pour la perfectionner et la régir, ou, pour être plus précis, comme l'âme est dans le corps qu'elle anime et élève. Or, ira-t-on dire que l'âme est soumise au corps? n'est-ce pas plutôt le corps qui est soumis à l'âme? « La puissance séculière, dit saint Thomas (1), est soumise à la puissance spirituelle, comme le corps est soumis à l'âme. Il n'y a donc pas d'incompétence si le supérieur spirituel se mêle de juger les choses temporelles sous le rapport qui lui soumet la puissance séculière.

(1) *Summ. theol.* 2. 2. q. 60. a. 6. ad 3m.

“ En outre l'antécédent de cette proposition est ambigu, complètement faux, ambigu si on l'envisage *relativement*, faux si on l'envisage *absolument*. Il est ambigu relativement, et en effet si l'Eglise est dans l'Etat, l'Etat aussi est dans l'Eglise. L'Eglise est dans l'Etat quant aux affaires temporelles, ce sont les lois civiles qui les règlent, mais à son tour l'Etat est dans l'Eglise quant aux affaires spirituelles, car c'est le droit canonique qui les régit. A considérer la chose d'une manière absolue, ce qu'il faut dire, ce n'est pas que l'Eglise est dans l'Etat, mais bien que l'Etat est dans l'Eglise, car l'Eglise a une fin plus vaste et s'étend plus loin que l'Etat puisqu'elle embrasse l'univers conduit l'homme à sa fin dernière et universelle. Or la fin particulière est comprise dans la fin universelle, et la société inférieure est contenue dans la société supérieure. Et l'on ne doit pas objecter que l'Eglise se partage en plusieurs églises, comme la société est répartie en plusieurs Etats. Car à la plus grande universalité l'Eglise joint la plus grande unité, et elle demeure *la même* partout où elle règne : *Il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur* (1). Ainsi encore, ce n'est pas l'Eglise qui entre dans les Etats, ce sont les Etats qui entrent dans l'Eglise. Cette grande société spirituelle subsiste en effet par institution divine ; elle invite toutes les nations à venir à elle, et les nations répondant à sa voix entrent en elle comme les fleuves dans la mer (2).

(1) Joan. x, 16.

(2) *Liberatore. Istituzioni di Etica e Diritto naturale* c. vi, a. 3, obb. 1, p. 368.

(à continuer)

LE PAYS DES FOURRURES

(suite)

CHÂPITRE XIX.

UNE VISITE DE VOISINAGE.

Quant à la jeune Esquimaude, elle se nommait Kalumah, et elle parut prendre en grande amitié Mrs. Paulina Barnett. Cependant la pauvre créature, toute sociable qu'elle était, ne regrettait point la position qu'elle avait autrefois chez le gouverneur d'Uppernawik, et elle se montrait très-attachée à sa famille.

Après s'être restaurés, après avoir partagé une demi-pinte de brandevin dont les petits eurent leur part, les Esquimaux prirent congé de leurs hôtes, mais, avant de partir, la jeune indigène invita la voyageuse à visiter leur hutte de neige. Mrs. Paulina Barnett promit de s'y rendre le lendemain, si le temps le permettait.

Le lendemain, en effet, accompagnée de Madge, du lieutenant Hobson et de quelques soldats armés,—non contre ces pauvres gens, mais pour le cas où les ours eussent rôdé sur le littoral,—Mrs. Paulina Barnett se transporta au cap Esquimau, nom qui fut donné à la pointe près de laquelle se dressait le campement indigène.

Kalumah accourut au-devant de son amie de la veille et lui montra la hutte d'un air satisfait. C'était un gros cône de neige, percé d'une étroite ouverture à son sommet qui donnait issue à la fumée d'un foyer intérieur, et dans lequel ces Esquimaux avaient creusé leur demeure passagère. Ces "snow-houses", qu'ils établissent avec une extrême rapidité, se nomment "igloo" dans la langue du pays. Elles sont merveilleusement appropriées au climat,

et leurs habitants y supportent, même sans feu et sans trop souffrir, des froids de quarante degrés au-dessous de zéro. Pendant l'été, les Esquimaux campent sous des tentes de peaux de rennes et de phoques, qui portent le nom de "tupic."

Pénétrer dans cette hutte n'était point une opération facile. Elle n'avait qu'une entrée au ras du sol, et il fallait se glisser par une sorte de couloir long de trois à quatre pieds, car les parois de neige mesuraient au moins cette épaisseur. Mais une voyageuse de profession, une lauréate de la Société royale, ne pouvait hésiter, et Mrs. Paulina Barnett n'hésita pas. Suivie de Madge, elle s'enfoura bravement dans l'étroit boyau à la suite de la jeune indigène. Quant au lieutenant Hobson et à ses hommes, ils se dispensèrent de cette visite.

Et Mrs. Paulina Barnett comprit bientôt que le plus difficile n'était pas de pénétrer dans cette hutte de neige, mais d'y rester. L'atmosphère, échauffée par un foyer sur lequel brûlaient des os de morses, infectée par l'huile fétide d'une lampe, imprégnée des émanations de vêtements gras et de la chair d'amphibie qui forme la nourriture principale des Esquimaux, cette atmosphère était écœurante. Madge ne put y tenir et sortit presque aussitôt. Mrs. Paulina Barnett montra un courage surhumain pour ne point chagriner la jeune indigène et prolongea sa visite pendant cinq grandes minutes,—cinq siècles! Les deux enfants et leur mère étaient là. Quant aux deux hommes, la chasse aux morses les avait entraînés à quatre ou cinq milles de leur campement.

Mrs. Paulina Barnett, une fois sortie de la hutte, aspira avec ivresse l'air froid du dehors, qui ramena les couleurs sur sa figure un peu pâlie.

"Eh bien, madame? lui demanda le lieutenant, que dites-vous des maisons esquimaudes?"

—L'aération laisse à désirer!" répondit simplement Mrs. Paulina Barnett.

Pendant huit jours, cette intéressante famille indigène demeura campée en cet endroit. Sur vingt-quatre heures, les deux Esquimaux en passaient douze à la chasse aux morses. Ils allaient, avec une patience que les hutteurs pourront seuls comprendre, guetter les amphibiens sur le bord de ces trous par lesquels ils venaient respirer à la surface de l'icefield. Le morse apparaissait-il, une corde à nœud coulant lui était jetée autour des pectorales, et, non sans peine, les deux indigènes le hissaient sur-le-champ et le tuaient à coups de hache. Véritablement, c'était plutôt une pêche qu'une chasse. Puis le grand régal consistait à boire ce

sang chaud des amphibiens dont les Esquimaux s'enivrent avec volupté.

Chaque jour, Kalumah, malgré la basse température, se rendait au fort Espérance. Elle prenait un extrême plaisir à parcourir les différentes chambres de la maison, regardant coudre, suivant tous les détails des manipulations culinaires de Mrs. Joliffe. Elle demandait le nom anglais de chaque chose et causait pendant des heures entières avec Mrs. Paulina Barnett, si le mot "causer" peut s'employer quand il s'agit d'un échange de mots longtemps cherchés de part et d'autre. Quand la voyageuse faisait la lecture à voix haute, Kalumah l'écoutait avec une extrême attention, bien qu'elle ne la comprit certainement point.

Kalumah chantait aussi, d'une voix assez douce, des chansons d'un rythme singulier, chansons froides, glaciales, mélancoliques et d'une coupe étrange. Mrs. Paulina Barnett eut la patience de traduire une de ces "sagas" groenlandaises, curieux échantillon de la poésie hyperboréenne, auquel un air triste, entrecoupé de pauses, procédant par intervalles bizarres, prêtait une indéfinissable couleur. Voici, d'ailleurs, un spécimen de cette poésie, copié sur l'album même de la voyageuse.

CHANSON GROENLANDAISE.

Le ciel est noir,
Et le soleil se traîne
A peine !
De désespoir
Ma pauvre âme incertaine
Est pleine !
La blonde enfant se rit de mes tendres chansons,
Et sur son cœur l'hiver promène ses glaçons !

Ange rêvé,
Ton amour qui fait vivre
M'enivre,
Et j'ai bravé
Pour te voir, pour te suivre
Le givre.
Hélas ! sous mes baisers et leur douce chaleur,
Je n'ai pu dissiper les neiges de ton cœur !

Ah ! que demain
 A ton âme convienne
 La mienne,
 Et que ma main
 Amoureusement tienne
 La tienne !
 Le soleil brillera là-haut dans notre ciel,
 Et de ton cœur l'amour forcera le dégel !

Le 20 décembre, la famille esquimade vint au fort Espérance prendre congé de ses habitants. Kalumah s'était attachée à la voyageuse, qui l'eût volontiers conservée près d'elle ; mais la jeune indigène ne voulait pas abandonner les siens. D'ailleurs, elle promit de revenir pendant l'été prochain au fort Espérance.

Ses adieux furent touchants. Elle remit à Mrs. Paulina Barnett une petite bague de cuivre, et reçut en échange un collier de jais dont elle se para aussitôt. Jasper Hobson ne laissa point partir ces pauvres gens sans une bonne provision de vivres qui fut chargée sur leur traîneau, et, après quelques paroles de reconnaissance prononcées par Kalumah, l'intéressante famille, se dirigeant vers l'ouest, disparut au milieu des épaisses brumes du littoral.

CHAPITRE XX.

O U L E M E R C U R E G È L E .

Le temps sec et le calme de l'atmosphère favorisèrent les chasseurs pendant quelque jours encore. Toutefois, ils ne s'éloignaient pas du fort. L'abondance du gibier leur permettait, d'ailleurs, d'opérer dans un rayon restreint. Le lieutenant Hobson ne pouvait donc que se féliciter d'avoir fondé son établissement sur ce point du continent. Les trappes prirent un grand nombre d'animaux à fourrures de toutes sortes. Sabine et Marbre tuèrent une certaine quantité de lièvres polaires. Une vingtaine de loups affamés furent abattus à coups de fusil. Ces carnassiers se montraient fort agressifs, et, réunis par bandes autour du fort, pendant la nuit si longue, ils remplissaient l'air de leurs rauques aboiements. Du côté de

l'icefield, entre les hummocks, passaient fréquemment de grands ours, dont l'approche était surveillée avec le plus grand soin.

Le 25 décembre, il fallut de nouveau abandonner tout projet d'excursion. Le vent sauta au nord et le froid reprit avec une extrême vivacité. On ne pouvait rester en plein air sans risquer d'être instantanément "frost bitten." Le thermomètre Fahrenheit descendit à dix-huit degrés au-dessous de zéro (28^e centigr. au-dessous de glace). La brise sifflait comme une volée de mitraille. Avant de s'emprisonner, Jasper Hobson eut soin de fournir aux animaux une nourriture assez abondante pour les sustenter pendant quelques semaines.

Le 25 décembre était le jour de Noël, cette fête du foyer domestique, si chère aux Anglais. Elle fut célébrée avec un zèle tout religieux. Les hiverneurs remercièrent la Providence de les avoir protégés jusqu'alors ; puis les travailleurs, ayant chômé pendant ce jour sacré du "Christmas," se retrouvèrent tous réunis devant un splendide festin, dans lequel figurait un gigantesque pudding.

Le soir venu, un punch flamba sur la grande table, au milieu des verres. Les lampes furent éteintes, et la salle, illuminée par la flamme livide du brandevin, prit un aspect fantastique. Toutes ces bonnes figures de soldats s'animent, à ses reflets tremblotants, d'une animation que le brûlant liquide allait encore accroître.

Puis la flamme se modéra, elle s'éparpilla autour du gâteau national en petites langues bleuâtres et s'évanouit.

Phénomène inattendu ! Bien que les lampes n'eussent pas encore été rallumées, cependant la salle ne redevenait pas obscure. Une vive lumière y pénétrait par sa fenêtre, lumière rougeâtre que l'éclat des lampes avait empêché de voir jusqu'alors.

Tous les convives se levèrent extrêmement surpris et s'interrogèrent du regard.

"Un incendie !" s'écrièrent quelques-uns.

Mais, à moins que la maison n'eût elle-même brûlé, aucun incendie ne pouvait éclater dans le voisinage du cap Bathurst !

Le lieutenant se précipita vers la fenêtre, et il reconnut aussitôt la cause de cette réverbération. C'était une éruption.

En effet, par delà les falaises de l'ouest, au delà de la baie des Morses, l'horizon était en feu. On ne pouvait apercevoir le sommet des collines ignivomes, située à trente milles du cap Bathurst, mais la gerbe de flamme, s'épanouissant à une prodigieuse hauteur, couvrait tout le territoire de ses fauves reflets.

"C'est encore plus beau qu'une aurore boréale !" s'écria Mrs. Paulina Barnett.

Thomas Black protesta contre cette affirmation. Un phénomène terrestre plus beau qu'un météore ! Mais au lieu de discuter cette thèse, malgré le froid intense; malgré la bise aiguë, chacun quitta la salle et alla contempler l'admirable spectacle de cette gerbe étincelante qui se développait sur le fond noir du ciel.

Si Jasper Hobson, ses compagnes, ses compagnons n'avaient eu les oreilles et la bouche emmaillottées dans d'épaisses fourrures, ils auraient pu entendre les bruits sourds de l'éruption, qui se propageaient à travers l'atmosphère. Ils auraient pu se communiquer les impressions que ce sublime spectacle faisait naître en eux. Mais, ainsi encapuchonnés, il ne leur était permis ni de parler, ni d'entendre. Ils durent se contenter de voir, mais quelle scène imposante pour leurs yeux ! quel souvenir pour leur esprit ! Entre l'obscurité profonde du firmament et la blancheur de l'immense tapis de neige, l'épanouissement des flammes volcaniques produisait des effets de lumière qu'aucune plume, qu'aucun pinceau ne saurait rendre ! L'intense réverbération s'étendait jusqu'au delà du zénith, éteignant graduellement toutes les étoiles. Le sol blanc revêtait des teintes d'or. Les hummocks de l'icefield, et, en arrière-plan, les énormes icebergs réfléchissaient les lueurs diverses comme autant de miroirs ardents. Ces faisceaux lumineux venaient se briser ou se réfracter à tous ces angles, et les plans, diversement inclinés, les renvoyaient avec un éclat plus vif et une teinte nouvelle. Choc de rayons véritablement magique ! On eût dit l'immense décor de glaces d'une féerie, dressé tout exprès pour cette fête de la lumière !

Mais le froid excessif obligea bientôt les spectateurs à rentrer dans leur chaude habitation, et plus d'un nez faillit payer cher ce plaisir que les yeux venaient de prendre à son détriment par une pareille température.

Pendant les jours qui suivirent, l'intensité du froid redoubla. On put croire que le thermomètre à mercure ne suffirait pas à en marquer les degrés (1), et qu'il faudrait employer un thermomètre à alcool. Dans la nuit du 28 au 29 décembre, la colonne s'abaissa à trente-deux degrés au-dessous de zéro (37° centig. au-dessous de glace).

Les poêles furent bourrés de combustible, mais la température intérieure ne put être maintenue au-dessus de 20 degrés (7° centig. au-dessous de zéro). On souffrait du froid jusque dans les cham-

(1) A 42° centig. au-dessous de zéro, le mercure gèle dans la cuvette du thermomètre, et on est obligé d'employer des appareils à alcool pur, qui ne se solidifient que sous un froid excessif.

bres, et, sur un rayon de dix pieds autour du poêle, la chaleur s'annihilait complètement. Aussi, la meilleure place appartenait-elle au petit enfant, que berçaient ceux qui s'approchaient tour à tour du foyer. Défense absolue fut faite d'ouvrir porte ou fenêtre, car la vapeur, concentrée dans les salles, se fut immédiatement changée en neige. Déjà dans le couloir la respiration des hommes produisait un phénomène identique. On entendait de toutes parts des détonations sèches, qui surprirent les personnes inaccoutumées aux phénomènes de ces climats. C'étaient les troncs d'arbres, formant les parois de la maison, qui craquaient sous l'action du froid. La provision de liqueurs, brandevin et gin, déposée dans le grenier, dut être descendue dans la salle commune ; déjà l'alcool était coagulé, et tout l'esprit se concentrait au fond des bouteilles sous la forme d'un noyau. La bière, fabriquée avec les bourgeons de sapins, faisait, en gelant, éclater les barils. Tous les corps solides, comme pétrifiés, résistaient à la pénétration de la chaleur. Le bois brûlait difficilement, et Jasper Hobson dut sacrifier une certaine quantité d'huile de morse pour en activer la combustion. Très-heureusement, les cheminées tiraient bien et empêchaient toute émanation désagréable à l'intérieur. Mais extérieurement, le fort Espérance devait se trahir au loin par l'odeur âcre et fétide de ses fumées et méritait d'être rangé parmi les établissements insalubres.

Un symptôme à remarquer, c'était l'extrême soif dont chacun était dévoré par ce froid intense. Mais, pour se rafraichir, il fallait constamment dégeler les liquides auprès du feu, car, sous la forme de glace, ils eussent été impropres à désaltérer. Un autre symptôme contre lequel le lieutenant Hobson engageait ses compagnons à réagir, c'était une somnolence opiniâtre, que quelques-uns ne parvenaient pas à vaincre. Mrs. Paulina Barnett, toujours vaillante, par ses conseils, sa conversation, son va-et-vient, réagissait à la fois pour son propre compte et encourageait tout son monde. Souvent elle lisait quelque livre de voyage ou chantait quelque vieux refrain d'Angleterre, et tous le repétaient en chœur avec elle. Ces chants réveillaient, bon gré mal gré, les endormis, qui bientôt faisaient chorus à leur tour. La longues journées s'écoulaient ainsi dans une séquestration complète, et Jasper Hobson, consultant à travers les vitres le thermomètre placé extérieurement, constatait que le froid s'accroissait sans cesse. Le 31 décembre, le mercure était entièrement gelé dans la cuvette de l'instrument. Il y a donc plus de quarante-quatre degrés au-dessous de zéro (42° centig. au-dessous de glace).

Le lendemain, 1er janvier 1860, le lieutenant Jasper Hobson présenta ses compliments de nouvelle année à Mrs. Paulina Barnett,

et la félicita du courage et de la bonne humeur avec lesquels elle supportait les misères de l'hivernage. Mêmes compliments à l'adresse de l'astronome, qui, lui, ne voyait qu'une chose dans ce changement du millésime de 1859 pour celui de 1860, c'est qu'il entraînait dans l'année de sa fameuse éclipse solaire ! Des souhaits furent échangés entre tous les membres de cette petite colonie, si unis entre eux, et dont la santé, grâce au ciel, continuait d'être excellente. Si quelques symptômes de scorbut s'étaient montrés, ils avaient promptement cédé à l'emploi opportun du lime-juice et des pastilles de chaux.

Mais il ne fallait pas se réjouir trop vite ! La mauvaise saison devait durer trois mois encore. Sans doute, le soleil ne tarderait pas à reparaitre au-dessus de l'horizon, mais rien ne prouvait que le froid eût atteint son maximum d'intensité, et, généralement, sous toutes les zones boréales, c'est dans le mois de février que s'observent les plus extrêmes abaissements de température. En tout cas, la rigueur de l'atmosphère ne diminua pas pendant les premiers jours de l'année nouvelle, et, le 5 janvier, le thermomètre à alcool, placé à l'extérieur de la fenêtre du couloir, accusa soixante-dix degrés au-dessous de zéro (52° centig. au-dessous de glace). Encore quelques degrés, et les minima de température relevés au fort Reliance, en 1835, seraient atteints et peut-être dépassés !

Cette persistance d'un froid aussi violent inquiétait de plus en plus Jasper Hobson. Il craignait que les animaux à fourrures ne fussent obligés de chercher au sud un climat moins rigoureux, ce qui eût contrarié ses projets de chasse au printemps nouveau. En outre, il entendait, à travers les couches souterraines, certains roulements sourds qui se rattachaient évidemment à l'éruption volcanique. L'horizon occidental était toujours embrasé des feux de la terre, et certainement un formidable travail plutonien se complissait dans les entrailles du globe. Ce voisinage d'un volcan en activité ne pouvait-il être dangereux pour la nouvelle factorie ? C'est à quoi songeait le lieutenant, quand il surprenait quelques-uns de ces grondements intérieurs. Mais ces appréhensions, très-vagues d'ailleurs, il les garda pour lui.

Comme on le pense bien, par un tel froid, personne ne songeait à quitter la maison. Les chiens et les rennes étaient abondamment pourvus, et ces animaux, habitués d'ailleurs à de longs jeûnes pendant la saison d'hiver, ne réclamaient point les services de leurs maîtres. Il n'existait donc aucun motif pour s'exposer aux rigueurs de l'atmosphère. C'était assez déjà de subir au dedans une température que la combustion du bois et de l'huile parvenait à peine à rendre supportable. Malgré toutes les précautions prises, l'humidité

dité se glissait dans les salles inaérées, et déposait sur les poutres de brillantes couches de glace qui s'épaississaient chaque jour. Les condensateurs étaient engorgés, et même l'un d'eux éclata sous la pression de l'eau solidifiée.

Dans ces conditions, le lieutenant Hobson ne songeait point à ménager le combustible. Il le prodiguait même, afin de relever cette température, qui, dès que les feux du poêle et du fourneau baissaient tant soit peu, tombait quelquefois à quinze degrés Fahrenheit (9° centig. au-dessous de glace). Aussi des hommes de quart, se relayant d'heure en heure, avaient-ils ordre de surveiller et d'entretenir les feux.

— Le bois nous manquera bientôt, dit un jour le sergent Long au lieutenant.

— Nous manquer ! s'écria Jasper Hobson.

— Je veux dire, reprit le sergent, que l'approvisionnement de la maison s'épuise et qu'il faudra, avant peu, nous ravitailler au magasin. Or, je le sais par expérience, s'exposer à l'air avec un froid pareil, c'est risquer sa vie.

— Oui ! répondit le lieutenant, c'est une faute que nous avons commise, d'avoir construit un bûcher non contigu à la maison et sans communication directe avec elle. Je m'en aperçois un peu tard. J'aurais dû ne pas oublier que nous allions hiverner au delà du soixante-dixième parallèle ! Mais enfin, ce qui est fait est fait.— Dites-moi, Long, quelle quantité de bois reste-t-il dans la maison ?

— De quoi alimenter le poêle et le fourneau pendant deux ou trois jours au plus, répondit le sergent.

— Espérons que d'ici là, reprit Jasper Hobson, la rigueur de la température aura quelque peu diminué et qu'on pourra sans danger traverser la cour du fort.

— J'en doute, mon lieutenant, répliqua le sergent Long en secouant la tête. L'atmosphère est pure, les étoiles sont brillantes, le vent se maintient au nord, et je ne serais pas étonné que ce froid durât quinze jours encore, jusqu'à la lune nouvelle.

— Eh bien ! mon brave Long, reprit le lieutenant Hobson, nous ne nous laisserons certainement pas mourir de froid, et le jour où il faudra s'exposer...

— On s'exposera, mon lieutenant," répondit le sergent Long. Jasper Hobson serra la main du sergent, dont le dévouement lui était bien connu.

On pourrait croire que Jasper Hobson et le sergent Long exagéraient, quand ils regardaient comme pouvant causer la mort la subite impression d'un tel froid sur l'organisme. Mais, habitués

aux violences des climats polaires, ils avaient pour eux une longue expérience. Ils avaient vu, dans des circonstances identiques, des hommes robustes tomber évanouis sur la glace, dès qu'ils s'exposaient au dehors. La respiration leur manquait, et on les relevait asphyxiés. Ces faits, si incroyables qu'ils paraissent, se sont reproduits maintes fois pendant certains hivernages. Lors de leur voyage sur les rives de la baie d'Hudson, en 1746, William Moore et Smith ont cité plusieurs accidents de ce genre, et ils ont perdu quelques-uns de leurs compagnons, foudroyés par le froid. Il est incontestable que c'est s'exposer à une mort subite que d'affronter une température dont la colonne mercurielle ne peut même plus mesurer l'intensité !

Telle était la situation assez inquiétante des habitants du fort Espérance, quand un incident vint encore l'aggraver.

JULES VERNE

(à continuer.)

MATHILDE DE CANOSSE.

VIII.—TROUVÈRES ET MAGICIENS.

(Suite)

Pendant ces trêves, il y allait de l'interdit et de l'excommunication contre tous ceux qui auraient pris part à un duel, à un jugement de Dieu ; ces époques comprenaient tout l'Avent, les fêtes de Noël, le Carême, les Pâques, la Pentecôte. Le voisinage des églises, les personnes qui se rendaient à la messe, et les trois derniers jours de chaque semaine, tombaient aussi sous la protection de ces trêves. Elles étaient tellement respectées, qu'y manquer, c'eût été attirer sur soi les peines de l'Eglise et l'exécration des peuples. On aurait cru faire œuvre pie d'en poursuivre le violeur, et le jeter en prison, et même de le mettre à mort. Les délinquants se banissaient eux-mêmes de leur famille et de leur patrie ; ils s'en allaient errant comme Caïn, portant avec eux le remords de leur crime, et la crainte d'être connus et punis de tous. Et pourtant, beaucoup d'hommes de nos jours disent que l'Eglise, au moyen âge, était tyrannique, tandis que c'est à elle seule que nous devons la douceur de nos mœurs présentes, la sécurité des personnes et de la propriété, une tranquillité inconnue à ces temps de barbarie et de violence, où le plus fort l'emportait toujours sur le plus faible et le plus doux.

De cette tendance à recourir au surnaturel naquit, dans les âmes corrompues, le désir d'invoquer les mauvais esprits pour obtenir, par leur concours, le but que l'on se proposait. Dans ces siècles néfastes, les méchants eurent plus que jamais recours aux maléices, aux sorts, à la magie, enfin aux conjurations des démons. Il

y avait des hommes et des femmes qui, à l'exemple des Pythons et des Pythonisses de l'antiquité, évoquaient les ombres des morts, interrogeaient les esprits des ténèbres, pour connaître l'avenir, et obligeaient le démon à nuire à leurs ennemis en toutes choses. Ils l'engageaient à aider de son pouvoir ceux qui l'invoquaient, qui se consacraient à lui, ou signaient un pacte avec lui.

Ottocar, tout entier à ses desseins, ne pouvait se résigner à s'avouer vaincu. Il foulait aux pieds la foi jurée au duc de Moravie dans sa famille, il méprisait la juste colère de son père, son honneur et sa propre gloire, la sécurité, la paix de ses vasseaux. Entraîné par le démon qui le possédait, son esprit adoptait et rejetait tour à tour mille résolutions extrêmes. La passion est aveugle, dit-on ; or, celui qui se laisse guider par un aveugle, ne peut manquer de tomber dans le précipice. Lui qui était chrétien et souverain, lui qui d'après la loi divine et la loi humaine, était tenu de punir les sorciers du supplice du feu, s'adressa précisément à eux. Il manda de nouveau près de lui les deux astrologues, qui se disaient initiés aux arcanes les plus secrets de la science des Arabes, et leur tint ce discours :

—En vérité, vous êtes d'habiles gens ! Je vous paie pour que vous veniez à mon aide par vos sortilèges, et jusqu'ici vous ne m'avez donné que des paroles : toute votre science sublime ne m'a été d'aucune utilité. Vous m'avez dit qu'Yolande ne pouvait manquer de m'accorder sa main, qu'elle était de royal lignage, et il se trouve précisément qu'elle refuse mon alliance et qu'elle est de basse extraction. Si vous êtes des hommes, faites que vos promesses se réalisent, et je dirai qu'elles ne sont que des fourberies de charlatans. Vous m'avez dit cent fois que vous aviez des secrets pour obscurcir le soleil, dépouiller la lune, de ses rayons, soulever les flots de la mer, ouvrir les portes de l'enfer et en faire sortir des légions de démons. Allons, mettez-vous à l'œuvre, le moment est venu !

—Messire, répondirent les imposteurs, nous réaliserons tous vos projets, mais pour y parvenir il faut que vous montriez du cœur. Vous êtes un valeureux chevalier, un chasseur intrépide, mais vous ne savez pas ce que c'est que lutter avec l'enfer. Donnez-nous trois jours et trois nuits, et vous, de votre côté, préparez-vous au combat.

Les deux magiciens se rendirent aussitôt à leurs laboratoires, ils mirent en usage leurs fourneaux, leurs creusets, leurs alambics et leurs sorts. Ils rassemblèrent d'abord des charbons éteints dans le sang d'un homme pendu lors du déclin de la lune, et les rallumèrent avec un soufflet fait de la peau d'un agneau. Ils se procu-

rèrent la chevelure d'une femme assassinée, la main gauche d'un cadavre déterré par les lonps, quelques gouttes du lait d'une chienne, la tête d'un vautour, trois grains d'encens, la dépouille d'un aspic tué et écorché dans la Canicule, du sel marin, du sel gemme et un globule de vif argent. Ils mêlèrent une partie de ces choses, ils en brûlèrent une autre, firent bouillir la troisième et réduisirent en poudre la quatrième, puis, à force de paroles magiques de sortilèges et d'invocations, ils charmèrent et inventèrent le truc. Enfin, une nuit, ils se rendirent à la chambre d'Ottocar et le tirèrent de son premier sommeil en lui disant :

—Levez-vous, seigneur, et suivez-nous.

L'antique château de Brunn s'élevait sur un énorme massif de rochers : au pied de ce massif et au-dessous des fondations s'ouvrait, à ras de terre, la bouche d'un puits que recouvrait une trappe de fer. Pour la soulever, une chaîné s'enroulait autour d'un treuil, soutenu par deux fourches de fer scellées dans la margelle du puits. A l'entrée se présentait un escalier sans mur d'appui, qui descendait en tournant jusqu'aux entrailles du rocher sur lequel était bâti le château. Arrivé au fond de cet abîme, on se trouvait dans une longue galerie faite à peu près comme la cale d'un vaisseau, et, de chaque côté, se présentaient des ouvertures basses et étroites, soutenues par trois grosses pierres, lesquelles donnaient accès à des cabanons de peu d'étendue. C'était là que l'on ensevelissait, tout vivants, de malheureux prisonniers : ils y mouraient de faim, de misère, de souffrances, et les cadavres demeuraient attachés aux anneaux, aux colliers de fer qui les retenaient, jusqu'à ce qu'ils tombassent en putréfaction et qu'il ne restât plus que des squelettes hideux.

C'est dans cet horrible lieu que les deux nécromanciers, armés de torches de résine qui jetaient une lueur sanglante mêlée d'une épaisse fumée, conduisirent le jeune homme en proie à la frayeur. Ils s'arrêtèrent, creusèrent un trou dans le sol moyen d'un pieu de fer, et y égorgèrent une poule noire en proférant d'horribles imprecations, ils jetèrent dessus l'encens et du sel, et recouvrirent le tout avec la terre qui avait déjà été tirée. Ils posèrent ensuite, au-dessus, la chevelure de la femme, la main du cadavre, la tête du vautour, la peau du serpent, puis, avec la barre de fer, ils tracèrent sur le sol un grand cercle qui enfermaient le tout. Cela étant achevé, ils se mirent à couvrir le Margrave de son armure, et en lui plaçant son haubert et son casque ils murmurèrent de mystérieuses paroles : ils le firent entrer dans le cercle et lui donnèrent une forte épée à deux tranchants ; ils allumèrent sept cierges disposés à l'entour, puis, sautant eux-mêmes dans le cercle magique avec

leurs instrument, ils commencèrent leurs conjurations et tracèrent sur la terre des signes et des chiffres cabalistiques.

A peine avaient-ils fini de tracer le dernier, que la terre dont la poule égorgée avait été recouverte, se mit à se gonfler, à bouillonner, à gémir et à lancer tout à coup avec force un jet de sang écumeux qui alla frapper la voûte : des éclairs livides, accompagnés de roulements du tonnerre, s'élançèrent du fond de chacun de ces affreux cachots que nous avons décrits. Les os desséchés qui s'y trouvaient encore s'agitèrent, se dressèrent et se réunirent pour former d'affreux squelettes aux têtes chauves, aux orbites sans regards d'où s'échappaient de longs jets de feu, tandis que leurs mains osseuses et décharnées secouaient avec rage les anneaux de leurs chaînes. La terre tremblait, l'air mugissait, le puits grondait sourdement.

Alors les magiciens préférèrent en langue arabe et éthiopiennne les paroles maudites, ils se mirent à hennir comme des chevaux, à aboyer comme des chiens, à hurler comme des loups, à rugir comme des lions, en frappant des mains avec violence, faisant des contorsions, battant l'air avec fureur, prenant de la terre dans la fosse et le faisant voler autour d'eux. Au milieu du cercle se trouvait un trépied avec des charbons enflammés, ils y jetèrent des poignées de sel qui crépitait, des piucées de nitre qui jaillissait en une pluie d'étincelles, des morceaux de résine qui dégageait une fumée âcre et suffocante. Puis il se fit tout à coup un profond silence ; ils levèrent les mains, montrèrent l'Occident de leur doigt indicateur, et s'écrièrent d'une voix éclatante :

—Holà ! dehors ; qu'attends-tu donc, ô puissant monarque ? Je te le dis... c'est toi que je veux. Pourquoi ces délais ? Viens, ou je te conjurerai bien autrement encore que par mes paroles....

Alors, du fond de la galerie, éclata un éclair si éblouissant qu'ils en furent tous aveuglés ; il fut suivi d'un éclat de tonnerre si formidable qu'ils crurent que la voûte allait s'écrouler ; et voilà que, de leurs noirs cachots, s'élancent les squelettes des victimes immolées en ce lieu : leur aspect, est épouvantable, ils se précipitent avec rage contre les trois hommes, ils veulent pénétrer dans le cercle magique.

—Frappe, Ottocar, s'écrient les sorciers, frappe sans pitié, de la pointe et du tranchant ! car malheur à nous, s'ils pénètrent dans le cercle !

Ottocar ne se le fait pas dire deux fois, il frappe sans relâche à droite et à gauche, de la pointe et du revers, il fauche les têtes, il abat les mains qui le veulent saisir, et les têtes se détachent et roulent sur le sol, et les mains convulsées ramassent de la terre et

ASSUREZ VOS MAISONS ET VOS BATIMENTS DE FERME

A LA

CIE. D'ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA

BUREAU PRINCIPAL

180, RUE ST. JACQUES, MONTREAL

CAPITAL AUTORISÉ - - - \$1,000,000

OFFICIERS

WM. ANGUS, Président. A. DESJARDINS, M. P., Vice-Président.
EDWARD H. GOFF, Directeur Gérant et Secrétaire.
J. H. SMITH, Inspecteur en Chef.

DIRECTEURS

WM. ANGUS, (<i>Président de la Compagnie de papier du Canada,</i>) Montréal.	JOHN FLETCHER, Rigaud, Q.
A. DESJARDINS, M. P., (<i>Propriétaire du Nouveau Monde,</i>) Montréal.	COL. A. A. STEVENSON, Montréal.
HON. M. H. COCHRANE, (<i>Sénateur,</i>) Compton.	J. B. POULIOT, M. P., Rivière du Loup.
EDWARD H. GOFF, <i>Directeur Gérant,</i> Montréal.	THOMAS LOGAN, Sherbrooke.
J. M. BROWNING, (<i>Président du Conseil de l'Agriculture,</i>) Montréal.	T. H. MAHONY, Québec.
	L. H. BLAIS, Montmagny.
	R. MULHOLLAND, Cobourg, Ont.
	JOHN FISHER, Cobourg, Ont.
	R. AGUR, (<i>Banquier,</i>) Ingersoll, Ont.
	JAMES H. SMITH, Montréal.

SUCOURSALES

COBOURG, Ont.	OTTAWA, Ont.	QUÉBEC
W. T. FISH Agent Général.	W. H. CLUFF Agent Général.	T. H. MAHONY Agent Général.
J. FLYNN, INSPECTEUR.		

AVANTAGES OFFERTS.

Cette Compagnie fait une spécialité d'assurer les bâtiments de ferme, les résidences privées et les propriétés peu exposées, contre les pertes par le feu et la foudre.

Elle paie toutes les pertes causées par le feu ou le dommage fait par la foudre, que l'incendie s'en suive ou non.

Elle assure les animaux contre la mort par la foudre, tant dans les bâtisses que sur le terrain de l'assuré.

Elle refuse d'assurer les moulins, boutiques, tanneries, magasins, hôtels et autres propriétés peu sûres. Elle n'est pas sujette aux pertes lourdes des grandes conflagrations et offre une garantie certaine à ceux qu'elle assure.

C'est une institution purement canadienne, ses affaires sont limitées à la Puissance, et elle est sous la direction d'hommes qui ont consacré plusieurs années à cette branche particulière d'assurance et qui comprennent parfaitement les exigences de la classe des cultivateurs.

la jettent à la face des magiciens, et les blessures répandent du sang, du feu et de la fumée.

—Hé bien ! que signifie cette obstination ? crièrent les deux adeptes. Quelle audace ! quelle rage ! Arrière, maudits ! ce n'est pas vous que nous voulons ; c'est Arachiel.

En disant ces mots, ils tirèrent de leurs escarcelles deux poignées de limaille de fer et les jetèrent à la face de ces ombres qui s'évanouissaient aussitôt qu'une parcelle les avait touchées ; en un instant, le souterrain fut plongé dans une profonde obscurité.

—Arachiel ! s'écrièrent les magiciens, Arachiel ! daigne te faire voir à nous ; viens et bois. Cette coupe pleine d'un sang encore tout chaud apaisera ta soif : c'est le sang d'un voleur récemment mis à mort.

Ils parlaient encore qu'un lion apparut tout à-coup auprès d'eux, il s'avança d'un air craintif, et de sa langue de feu lécha tout le sang qu'on lui offrait, puis disparut.

A cette disparition subite, les nécromanciens blasphémèrent de fureur, et eurent recours à de nouvelles conjurations plus effrayantes encore que les précédentes : aussi, au bout de quelques instants, une figure terrible et monstrueuse se vit voir à l'extrémité de la galerie, en criant d'une voix retentissante :

—Malheur à moi ! Malheur à moi ! Votre art pernicieux me force bien à vous apparaître, mais il ne peut m'obliger à tromper la jeune Yolande. Une puissance plus forte que la mienne la protège, l'anneau me repousse, l'anneau est invincible, et si je voulais m'obtenir à la vaincre, l'anneau se riverait autour de moi comme une double chaîne de feu pour mon supplice.

—De quel anneau veux-tu parler, prince du mensonge ? Tes ruses sont connues. Hâte-toi de nous obéir, ou sinon.....

—Je ne le puis, vous dis-je, l'anneau d'Anselme s'y oppose, Anselme qui nous fait une guerre acharnée, Anselme qui a donné à Yolande cet anneau protecteur dont le châton offre une croix pour empreinte. Yolande le porte sans cesse à son doigt. Qui pourrait donc approcher de cette jeune fille ? Ou supposé même qu'on l'approche, qui donc oserait l'attaquer ? ou enfin, admettant qu'on l'attaque, qui donc pourrait la vaincre ?.....

—Tu mens, car tu le sais bien, tu as déjà vaincu des hommes vénérables qui font profession de ne vivre que de la croix.

—Hé bien ! voulez-vous savoir pourquoi je suis parvenu à les vaincre ? Parce qu'ils se bornaient à porter la croix sans être crucifiés. Ils ont bien la croix, si vous voulez, mais ils ne l'ont pas dans le cœur ni dans l'esprit. Ils la portent comme ornement ou par vanité, mais, à l'occasion, ils la méprisent dans leurs paroles.

ou dans leurs œuvres. Quant à Yolande, elle n'agit point ainsi, elle est droite et pure, et elle porte la croix la croix bien plus sur le cœur qu'à sa main. Anselme a béni cet anneau, et l'innocence d'Yolande et la bénédiction d'Anselme nous repoussent.

—Lâche ! qu'est donc devenu cet orgueil qui fait ta force ? que sont devenues tes forfanteries ? toi qui te vantais de résister au Tétragrammaton ? (1) Comment te laisses-tu vaincre par un pauvre et faible mortel ? Quel est donc cet Anselme ?

—Est-il donc nécessaire de vous l'apprendre ? c'est l'évêque de Lucques, le neveu de cet Alexandre II, auquel j'ai fait une guerre incessante lorsqu'il occupait le trône du pêcheur, et que je poursuivais encore dans Grégoire, son successeur. Au premier, j'ai suscité pour adversaire Cadolaus et les mauvais prêtres allemands et lombards ; au second, j'oppose l'orgueil de Guibert, les mauvaises mœurs du clergé, et l'avarice de la noblesse. Le perfide Anselme me battait en toutes rencontres, par les armes spirituelles de son oncle : il m'enlevait, à chaque instant, les conquêtes les plus précieuses que j'avais faites dans le sanctuaire. Non content de les voir ravies, il les exhortait de telle façon qu'à leur tour les traîtres devenaient mes ennemis, et m'arrachaient une foule de gens que je retenais captifs dans les entraves du péché et de la simonie. Mais je lui ai rendu amplement tout le mal qu'il m'a fait. Il m'a ôté ma proie, j'en conviens, mais trois prêtres inspirés par moi-même, hommes vaillants et résolus, que secondaient d'ailleurs de puissantes factions, l'ont dépouillé de son évêché et l'ont fait bannir de Lucques. Cependant, le croiriez-vous ? il ne s'est pas tenu pour battu, et dans le but de m'insulter encore davantage, il a pris l'habit monastique. Il a redoublé ses austérités, ses veilles, ses jeûnes, et, par ses prières et ses exemples, m'a encore enlevé plus de partisans que par ses discours. Que la foudre écrase ce misérable !

“ Ce n'est pas tout encore. Grégoire, réduit par mes efforts à l'excès de la misère, vient de faire de lui le confesseur, le directeur, le conseiller de cette infâme sorcière que l'on nomme Mathilde. O rage !..... Anselme ne me donne ni paix, ni trêve : il engage, il pousse, il excite Mathilde à me faire une guerre cruelle ; seule, elle déjoue et détruit tous mes plans. J'avais enlevé le jeune prince Henri aux mains de l'abbé Odon : il en aurait fait un homme pieux, pur et soumis au Saint-Siège ; je le confiai à la direction de certains hauts barons, mes féaux, mes fidèles, qui, dans

(1) Les trois lettres J. H. S., *Jesus Hominum Salvator*, Jésus, Sauveur des Hommes.

cette âme tendre encore, aurait semé ces erreurs de l'esprit, ces vices du cœur, qui ne peuvent produire que des fruits doux à mes lèvres, et des espérances plus flatteuses encore pour l'avenir. Mes amis avaient dépassé mon espoir : sous le prétexte spécieux des droits inaliénables de la couronne, ils le poussèrent à maintenir avec obstination la possession des investitures et à susciter un anti-pape contre Grégoire. Mais quoi ! ce misérable Anselme n'a-t-il pas prouvé à Mathilde que Grégoire est le Pape légitime, et là-dessus, cette femme, à force de lettres, de messages, d'adresse et de négociations, est parvenue presque à amener les princes allemands à abandonner le parti d'Henri IV, et même, en partie, à réconcilier Henri lui-même avec Grégoire.

“ Vous savez que l'empire germanique n'est pas héréditaire comme les autres royaumes ou états. Il est électif, et fut créé par le Pape pour Charlemagne, à condition qu'il défendrait l'Eglise et maintiendrait la paix dans l'Europe occidentale. Un autre Pape créa les électeurs et leur donna pour mandat l'élection impériale. Or, Henri, qui ne manque pas d'une certaine perspicacité, s'est fait ce raisonnement : “ Si mon élection est tout entière l'ouvrage du Pape, et si, en échange de ce bienfait, je combats l'Eglise et bouleverse l'Occident, le Souverain Pontife peut me déposer et faire élire un autre à ma place.” Cette pensée du prince l'a fait pencher pour la paix, à la grande joie de Mathilde et d'Anselme, et par suite, je perds de cette façon quelques milliers d'âmes que je considérais déjà comme ma propriété. Cet Anselme, il faut en convenir, est un fléau pour moi ; là où il intervient pour si peu que ce soit, les choses ne sont pas bien en ce qui me regarde : et voyez maintenant, si je puis entreprendre quelque chose contre Yolande, elle qui porte à son doigt un anneau béni par cet homme. Et notez bien qu'il ne la connaît pas, qu'il ne l'a jamais vue. Il remit un jour cet anneau à un moine qui le donna à un ermite étranger, ami de ce vieux chien d'abbé Dauffer, le protecteur secret, mais, hélas ! tout puissant de cette Yolande. Dès qu'il a su les desseins d'Ottacar, il lui envoya en secret, par l'entremise de Théotberge, l'anneau béni par Anselme, afin de la défendre tout maléfice et de tout piège.”

A cette révélation, les deux magiciens se regardèrent d'un air consterné : ils sentaient leur courage s'évanouir. Toutefois, pour faire bonne contenance, ils reprirent :

—Arachiel, vaillant champion de l'enfer, ne te décourage pas, ne te manque pas à toi-même ; rassemble toutes tes forces, aiguise ton esprit, réunis tous tes auxiliaires, enfin aide-nous de toutes tes ressources ; nous nous confions en toi.

—Ami, répondit le démon, je ne puis rien sur elle, soyez-en bien sûrs : tout ce que je puis faire, c'est de la tourmenter par des fantômes, des terreurs, lui susciter des ennemis et de rudes combats. Au-delà, je ne puis rien.

Il se tut, et l'affreuse apparition disparut aussitôt avec un bruit horrible, faisant pleuvoir de toutes parts des pierres et des rochers en éclats, et remplissant ce lieu lugubre d'une épaisse fumée sulfureuse.

Tout entiers à leurs conjurations, les deux sorciers ne s'étaient pas occupés d'Ottocar : ils se tournèrent vers lui, et le trouvèrent pâle et hors d'haleine. Sa main avait laissé échapper son épée, ses genoux s'étaient dérochés sous lui de terreur, ses yeux tout grands ouverts, fixes, égarés, exprimaient la stupeur et l'effroi. Ils s'empressèrent de lui porter secours, le frottèrent de vinaigre et de spiritueux, afin de lui rendre l'usage de ses sens : le malheureux jeune homme revint enfin à lui, mais il avait l'air hagard et étonné, comme quelqu'un qui a vu la foudre tomber auprès de lui : il chercha à se relever, mais il s'évanouit.

IX.—TENTATION ET VIOLENCE.

La nuit était obscure et troublée par une de ces tempêtes qui arrivent si souvent, pendant l'été, dans les parties septentrionales de l'Europe, et qui sont accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre. Yolande, réveillée en sursaut par un éclat terrible, tressaillit, et, se mettant sur son séant, elle s'assit et demeura immobile de terreur. Mille pensées désolantes s'étaient emparées d'elle, depuis quelques jours, parce qu'elle avait appris que son père, après avoir quitté et fermé sa maison, s'était éloigné, unitamment de Znaïm avec Adeltrude, sa mère, sans dire où ils se rendaient, ni quand ils reviendraient. L'abbé Dauffer avait secrètement communiqué cette nouvelle à Théotberge, qui l'avait transmise à Yolande, pour qu'elle eût à rendre grâce à Dieu de l'avoir empêchée de tomber dans les pièges du faux moine.

Cette dernière aventure l'affligeait profondément ; elle la rapprochait des paroles insidieuses que Swatiza lui avait dites, des concerts qui lui avaient été donnés pendant la nuit ; et elle voyait clairement que le jeune Margrave de Brunn était bien décidé à employer tous les artifices et toutes les ruses. Elle se disait que le départ de son père la laissait presque entièrement à la disposition de ce furieux, et que la prudence de Théotberge, l'affection

qu'elle lui portait et le respect dû au saint lieu qu'elle habitait, ne seraient, après tout, que de bien faibles défenses. Ces réflexions désolantes la troublaient, l'attristaient, la décourageaient jusqu'au fond de l'âme ; et cependant, de temps à autre, un doux sentiment venait la consoler dans sa tristesse et dissiper ses ennuis. Elle avait sous les yeux sa petite statuette de la sainte Vierge, cette image qu'elle avait reçue au moment où elle s'y attendait le moins, et comme signe menteur d'une ruse perfide et sacrilège, que Marie elle-même avait déjouée si miraculeusement.

— O ma mère chérie, disait Yolande, en pressant l'image sainte sur son cœur, vous qui avez été la première confiance de mes jeunes affections ; vous qui avez accueilli avec tant de bonté la prière que je balbutiais à vos pieds dans mon enfance ; vous qui guidiez mes pas tremblants, qui m'inspiriez une salutaire crainte de Dieu, et un amour pur et tendre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, oh ! je vous en conjure, ne m'abandonnez pas au milieu des épreuves qui m'attendent. Vous connaissez mon ignorance, ma faiblesse, mon isolement ; soyez-moi une vive lumière, une puissante défense et une mère tendre. C'est en vous que je mets mon espérance et ma sécurité : ne permettez pas que ce que l'on appelle ma beauté soit pour le prochain une occasion de chute ; et plutôt que de permettre qu'elle fasse offenser Dieu, laissez-la s'éteindre dans la maladie, se défigurer dans la douleur, disparaître enfin dans la mort.

Pendant qu'Yolande priait ainsi avec tendresse et ferveur, et qu'à chaque éclair, à chaque coup de tonnerre, elle pressait son image vénérée plus affectueusement sur son cœur, elle vit ou plutôt elle crut voir tout à coup, après un vif éclat de lumière, s'ouvrir le fond de sa cellule, comme si la muraille elle-même se fût éloignée. Un bois sombre s'offrit à ses yeux, un jeune homme s'y promenait triste et rêveur. C'était Ottocar. A cette vue, le cœur de Yolande se glaça d'effroi : son sang s'arrêta, une sueur froide couvrit son front, un tremblement violent agita ses membres glacés. Elle voulait fuir, et se sentait comme clouée sur son lit ; elle voulait crier, et une main de fer semblait étouffer sa voix dans sa gorge ; elle voulait détourner les yeux de ce spectacle, et le bois sombre et l'image d'Ottocar la poursuivaient malgré elle.

Tout à coup, un bruit se fait entendre au milieu du feuillage, il augmente, il approche, et elle voit sortirdu taillis un ours de taille gigantesque ; les yeux en feu et grinçant des dents, il s'élançe sur Ottocar, cherche à le saisir dans ses pattes formidables. Bien que pris à l'improviste, le chevalier tire son épée, se met en garde, et veut se défendre, mais l'élan qu'a pris la bête féroce est si prompt,

le lieu si étroit, le terrain si embarrassé de ronces et d'épines, que le jeune homme trébuche à chaque pas, et ne peut frapper : l'ours redouble de rage, et, enfonçant ses griffes puissantes dans la poitrine de son adversaire, il la déchire, l'arrache et la foule à coups redoublés. Ottocar tombe à la renverse, et l'animal vainqueur rentre dans l'épaisseur du bois. Etendu sur le sol, pâle, mourant, le blessé appelle Yolande, qui accourt tout émue et attendrie : il lui montre ses plaies qui versent des flots de sang ; il la conjure de vouloir bien étancher la sueur qui perle sur son front, de lui fermer les yeux et recevoir son dernier soupir.

A ce spectacle, Yolande est émue de compassion : le cœur lui bat, l'haleine lui manque, et elle va rendre au moribond le triste service qu'il lui demande : l'effort qu'elle fait la rappelle à elle-même ; l'image de la sainte Vierge lui est échappée ; elle la cherche à tâtons sur son lit ; la trouve, la porte à ses lèvres, l'y presse tendrement et l'élève jusqu'à son front pour faire le signe de la croix ; mais elle ne l'a pas encore achevé, que la vision terrible a disparu, et elle se trouve assise sur son lit, calme, reposée, tranquille.

Une autre nuit, elle est réveillée brusquement par un long gémissement qui retentit auprès d'elle. Ses yeux s'ouvrent... Grand Dieu ! quel spectacle !... Pandolfe est prisonnier d'Ottocar ; il est agenouillé et tend des mains suppliantes et chargées de chaînes. Ottocar est auprès de lui, le tenant d'une main par les cheveux, et de l'autre brandissant un poignard. Ses regards sont égarés, sa voix furieuse : " Pandolfe, hurle-t-il, Pandolfe, accorde-moi la main de ta fille, ou j'enfonce ce fer dans ton cœur ! " Le malheureux cherche en vain à attendrir l'insensé ; il regarde Yolande d'un air désespéré et semble lui dire : " Tu le vois, mon enfant, il faut que tu te décides à lui donner ta main, et par là, tu me sauves la vie, ou si tu persistes dans ton refus, il faut te résoudre à me voir égorger à tes yeux ! " Ce cruel spectacle, le danger d'un père, ce regard suppliant, bouleversent Yolande jusqu'au plus profond de l'âme ; elle va s'élançer, arrêter le bras homicide et crier à l'assassin : " Arrête... " Mais en voulant quitter sa couche, elle se signe avec sa petite statuette... et tout disparaît à l'instant. Yolande revient à elle, une sueur glacée l'inonde, et sa faiblesse est telle qu'il lui est impossible de se soutenir.

Ces visions étaient l'œuvre d'Arachiel, le démon évoqué par les deux nécromanciens. Mais Yolande ne savait à quelle cause attribuer ces pénibles apparitions ; la mélancolie s'emparait d'elle ; elle s'abandonnait à la tristesse, recherchait la solitude et le silence, et ressentait souvent un battement, une anxiété, un acca-

blement de cœur qui l'alarmaient horriblement. Vainement ses compagnes cherchaient-elles à l'égayer ; vainement voulaient-elles lui faire partager leurs jeux, leurs promenades : elle, d'ordinaire si prévenante, si affable pour toutes, était devenue sauvage et morose. C'est qu'il lui arrivait, quelquefois, d'étranges choses. Quand elle était au milieu de ses amies, tout à coup ces jeunes filles changeaient à ses yeux d'apparence et de traits, prenaient mille formes bizarres et fantastiques. Si elle s'entretenait gaiement avec l'une d'elles, celle-là disparaissait pour faire place à Ottocar qui la suppliait de mettre un terme à ses refus. Une autre fois, les pensionnaires devenaient une horde de soldats qui l'entouraient de tous côtés, et qui, l'épée à la main, cherchaient à l'entraîner dans le château de Brunn. Un jour, c'était Pandolfe, un autre, c'était Adeltrude, c'était sa propre mère, qui semblait lui apparaître et l'embrasser tendrement en la conjurant de les tirer de l'esclavage où les retenait Ottocar ; ils lui montraient les chaînes dont ils étaient chargés, et qui ne tomberaient que quand elle aurait consenti à cette fatale union.

La pauvre Yolande s'enfuyait, alors, tout éperdue, à la cellule de l'abbesse ; elle se jetait à ses pieds, en lui demandant aide et protection, en s'abritant dans les plis de son voile, comme l'enfant court à sa mère et se cache sous le pan de sa robe. lorsqu'il est effrayé des aboiement d'un chien. Théotberge, plus peinée de cet état qu'elle ne voulait en convenir, la consolait, lui disait que le démon seul était la cause de son trouble ; qu'il ne fallait pas perdre courage devant les ruses et l'astuce de l'ange des ténèbres ; que la vertu de Dieu était avec elle, et la ferait sortir victorieuse de toutes ces épreuves ; que, du reste, il lui fallait prier beaucoup, faire une entière offrande d'elle-même à Marie, la douce Mère de Jésus, qui la mettrait sous la protection de la divine miséricorde.

—L'anneau que vous portez au doigt, ajoutait-elle, cet anneau béni par saint Anselme, par cet intrépide champion de la sainte Eglise, porte une croix gravée sur le châton, une croix ?..... la terreur des démons, le bouclier, le soutien des chrétiens fidèles : cette croix seule vous vaut l'aide de dix légions d'anges, il est impossible que l'enfer puisse rien contre vous, malgré tous ses efforts réunis. Ranimée par ces paroles, Yolande se rendait à l'église ; et là, quand elle était seule, elle se prosternait devant l'autel de la Ste. Vierge, elle lui offrait son cœur et toutes les facultés de son âme, et ne se relevait pas qu'elle ne se fût sentie encouragée et pleine d'espérance en l'avenir.

Après la terrible nuit des évocations, Ottocar fut rapporté dans sa chambre par les deux magiciens : la dernière apparition avait

été si horrible, qu'il ne pouvait s'en remettre ; ses esprits étaient troublés, ses membres brisés, sans vigueur ; tout son être était dans un état de prostration complète. Une fièvre brûlante s'empara de lui, son sang bouillonna dans ses veines, sa raison s'éteignit dans un délire violent. Au matin, ses serviteurs, en pénétrant chez lui, le trouvèrent étendu sur son lit, l'œil fixe et vitreux, la bouche entr'ouverte et écumante, les cheveux hérissés, les poings serrés, le corps raide et glacé. On lui jeta de l'eau au visage, on lui frotta les tempes de vinaigre et de spiritueux ; il revint quelque peu à lui-même, poussa un profond soupir, puis, tout-à-coup, se dressant comme un forcené :

—Arrière, cria-t-il, éloignez-vous, on n'entre pas dans ce cercle, il est sacré : fuyez, squelettes animés ; fuyez, ou vous sentirez la pointe et le tranchant de mon épée ! Viens ici, Arachiel ; animal stupide, n'as-tu pas honte de ta lâcheté ?..... Hé bien ! quoi ! qui te retient ?..... l'anneau, l'anneau, dis-tu ? hé ! misérable, qu'est-ce donc que ta puissance. Moi seul, j'y suffirai ; je ne crains pas les anneaux, moi : où sont mes soldats ?..... Ici, Sans-Pitié, Loup-Garou, Coupe-tête : des gens comme ceux-là arracheraient avec trente hommes les portes de l'enfer de leurs gonds, et iraient t'y chercher pour te payer à coups de hallebarbe de la couardise que tu nous a montrée.

Et là-dessus, Ottocar furieux se précipitait comme un tigre sur les assistants qui s'efforçaient de le repousser et de le retenir, sans pouvoir deviner la cause de ses aveugles transports.

Il est impossible d'avoir commerce avec les démons, sans qu'il en résulte de grands maux. Ottocar était remis de ses folles terreurs et de sa frénésie, au bout de quelques jours. Mais son esprit devint entièrement la proie de cette fièvre infernale, qui l'avait éloigné tout d'abord de la grâce de Dieu, le tenait enlacé dans les filets de Satan, et le poussait à de nouveaux forfaits. Les transports de rage qui s'emparaient quelquefois de lui, le faisaient blasphémer Dieu et maudire les hommes ; il proférait des imprécations contre lui-même ; il se donnait au démon, avec des juréments exécrationnels, et déjà il semblait en être devenu l'esclave et la proie. Et en effet, l'esprit malin ne tarda pas à lui souffler l'infâme projet d'arracher la jeune fille au cloître qui l'abritait. Vainement, la voix de l'Ange gardien résonna-t-elle au fond du cœur d'Ottocar, pour lui représenter les remords qui l'attendaient et l'horreur d'un pareil sacrilège ; le démon de l'orgueil et de l'obstination le rendait sourd à toute représentation, et obscurcissait si fort son jugement, qu'un rayon de saine lumière n'aurait pu se frayer un passage dans cette âme agitée et égarée.

Sur la route qui conduisait de Brunn au monastère, était une taverne où les voyageurs avaient coutume de se rafraîchir d'un pot de bière et d'une tranche de lard. Un jour (c'était après vêpres), une troupe de soudards armés d'arbalètes, de lances et de masses de fer, s'arrêta à cette hôtellerie dont les murs hérissés de crochets furent bientôt garnis de toutes ces armes, tandis que les tables se couvraient de verres et de pots. L'hôte était un homme de près de six pieds de haut, à la longue chevelure en désordre, que recouvrait un bonnet pointu de peau de loup-cervier, ce qui le grandissait encore ; son justaucorps de fourrure était retenu autour des reins par une large ceinture de cuir, bordée de rouge, qui supportait un coutelas formidable, et l'acier qui servait à l'affiler. Sa femme était, au contraire, courte et ramassée ; elle portait sur la tête un bonnet à ailes de buse qui, à force d'être exposées aux émanations et aux vapeurs du lard et du saindoux, s'étaient légèrement colorées en brun ; ses mains et toute sa personne étaient ointes, graissées et luisantes comme le cuir à rasoirs d'un barbier. Ce couple avait pour fils un grand garçon long, mince et maigre, qui, cependant, savait quelque peu lire, chose rare à cette époque ; il était, dès son bas âge, familier du monastère de Znaïm, et il avait appris à connaître ses lettres dans le Psautier du frère Gontran, cellérier de l'abbaye. Rappelé par son père pour l'aider dans le service de la taverne, il était devenu, pour ainsi dire, le Salomon des environs ; et comme les religieux de l'abbé Dauffer avaient pris parti pour Grégoire, pontife légitime, le brave Rutald avait fait de même ; il le soutenait en toute occasion, et prouvait à tous venants que s'ils voulaient vivre dans la communion de l'Eglise, il fallait se soumettre à Grégoire, et tenir l'antipape pour l'antechrist. En cela, Rutald se montrait tout différent des jeunes gens de nos jours qui, après avoir séjourné quelque temps dans une ville quelconque, pour y apprendre la pharmacie, l'art du vétérinaire, la médecine ou les lois, reviennent à leur village natal professeurs d'irrégion, d'immoralité et de révolution.

Pendant que les malandrins vidaient de grands pots de bière et faisaient disparaître un demi-mouton cuit au four, l'hôtesse, tout affairée, faisait voltiger les ailes de son bonnet de la cuisine à la cave, et de la cave à la grande salle, jetant de çà de là quelque joyeux propos à la compagnie. L'hôte, de son côté, voyant que ses pratiques commençaient à s'animer, mit ses coudes sur la table, son menton dans ses mains et commença ainsi :

—Je voudrais bien savoir qui pourrait vous tenir tête, mes gailards ? Vous êtes les plus fameux tireurs des environs, ceux qui frappent le plus dur... Cette nuit, on en descendra ! ceux qui vou-

dront vous barrer le chemin sauront à quoi s'en tenir sur le fer de vos lances, ou le poids de vos masses d'armes.

—Oh ! quant aux nonnettes elles nous donneront peu de fil à retordre, et nous les tirerons de leur sommeil sans grand'peine, dit l'un de ces truands déjà plus ivre que les autres.

—Bien, continua l'hôte en regardant son fils, vous faites sans doute, au nom du Margrave, la chasse à quelque *Grégorien* (1), qui s'est réfugié dans le monastère ?

—De quoi ?... un Grégorien... c'est à une petite Grégorienne que nous en voulons. Quelle fatigue nous allons avoir, hein ! nous allons la trouver comme un oiseau au nid ; je la mettrai sur mon épaule, et je la porterai tout droit au château.

—Et, ajouta un autre, s'il se trouve par-ci par-là quelque bon gros reliquaire d'argent, nous mettrons fort bien la main dessus ; elles sont riches les nonnettes, et d'ailleurs, c'est de bonne prise, car elles sont toutes grégoriennes jusqu'à la moelle des os.

—Vivat ! Noël ! hurla le maître du logis, tout en faisant à son fils un signe d'intelligence.

Rutald le comprit, sortit aussitôt, et, prenant ses jambes à son cou, il se rendit par des sentiers de traverse auprès du personnage mystérieux qui, du fond du bois, avait ordonné à Pandolfe de suspendre sa route pour éviter les embûches d'Ottocar.

(1) On nommait ainsi les partisans du pape Grégoire VII.

(à continuer)

BIBLIOGRAPHIE.

LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE DE PARIS, ET SES PUBLICATIONS. (1)

Le 13 mai 1874 avait lieu à Paris une intéressante séance de la *Société Bibliographique*, présidée par Mgr. Mermillod, l'illustre exilé de Ferney. L'éloquent prélat prit la parole, et dans le magnifique discours qu'il prononça, je lis ce qui suit :

“ L'idée mauvaise en France a un succès rapide ; elle passe vite à l'application, et prend le fusil. L'idée bonne, au contraire, a toujours à lutter contre beaucoup de difficultés. D'abord on est plus délicat sur les moyens de la faire triompher ; puis tandis que la presse fait connaître partout le succès du mal, le bien à contre lui la conspiration du silence. Qui parle de votre *Polybiblion* ? Qui parle de votre *Revue des Questions Historiques* ? Qui a fait connaître vos excellents travaux sur la Saint Barthélémy, sur Galilée, et tant d'autres où vous réfutez les erreurs qui se trouvent partout ? Vos ennemis ont contre vous l'habileté du mutisme, et vos amis même n'ont point donné le coup de cloche.”

Ces paroles de Mgr. l'évêque d'Hébron sont vraies partout, en Canada comme en France. La propagande du mal est partout mieux organisée que celle du bien. L'Erreur a ses trompettes qui l'acclament et la répandent dans toutes les classes, et quand on étudie ses moyens d'action, l'on n'est plus étonné des progrès qu'elle fait. Car la puissance qu'elle exerce ne lui vient pas seulement de la complicité qu'elle trouve dans les penchants de notre nature mauvaise ; elle résulte particulièrement de l'association, de la communauté d'action, et d'une savante organisation qui a mis à son

(1) Cette société a son bureau au No. 35 de la Rue de Grenelle, St. Germain, Paris.

service l'enseignement à tous les degrés, et la publicité sous toutes ses formes.

Pour lutter efficacement contre cet envahissement du mal, il faut une organisation identique parmi les hommes de bien. Il faut que les cœurs dévoués à l'Eglise et les intelligences chrétiennes s'unissent pour la défense de la Vérité.

La *Société Bibliographique* de Paris est une de ces associations généreuses, qui, prenant pour base de ses opérations l'union de la Science et de la Foi, travaille à la diffusion de la vérité dans toutes les classes de la société. Dans une assemblée tenue le 25 mai 1875, M le comte de Beaucourt, son actif et intelligent président, la faisait ainsi connaître :

“ La Société Bibliographique est à la fois une société d'études, et une société de propagande.

“ D'une part, nous formons une pépinière de travailleurs ; nous les embrigadons au service de la vérité, sur le terrain de l'érudition comme sur celui de la vulgarisation ; nous forgeons soigneusement nos armes, afin qu'elles soient tellement trempées que rien ne les puisse émousser : c'est là un travail patient, difficile, que nous poursuivons depuis plus de sept ans, et qui doit être incessamment continué.

“ Et puis, à mesure que ce premier travail s'étend et se complète, nous formons une autre armée, celle des propagateurs, qui va toujours grossissant et doit sans cesse se recruter, mais qui doit aussi s'organiser, se discipliner, et être prête pour l'action.”

Il était temps de recommander cette belle œuvre aux lecteurs canadiens. Ils ne pourront guère y coopérer à titre de travailleurs ; mais ils peuvent facilement s'enrôler dans cette armée des propagateurs dont parle M. le comte de Beaucourt.

La Société a pour but :

1o De publier et de répandre au plus bas prix possible des livres sérieux et utiles ;

2o De faciliter la connaissance des sources : dans le présent, par la publication d'une *Revue Bibliographique universelle* tenant au courant de tout ce qui paraît en France et à l'étranger ; dans le passé, en fournissant aux membres de la Société toutes les indications bibliographiques qui leur sont utiles ;

3o De réunir, dans une pensée et dans une action communes, tous les hommes d'intelligence et de cœur, qui, ne séparant pas les intérêts de la religion des intérêts de la science, veulent s'opposer aux progrès de l'erreur et travailler à la diffusion des saines doctrines.

On sait que l'un des moyens d'action les plus effectifs de l'irrè-

ligion c'est le journal à un sou, et la brochure à 25 centimes. Ces armes sont terribles par leur nombre et leur diffusion. Elles sont à la portée de toutes les bourses, et pénètrent partout. Elles attaquent tour-à-tour la société, la famille et la religion. Elles dénaturent l'histoire, elles soulèvent les préjugés populaires, elles proscrivent l'Eglise de l'éducation et de la politique, elles chassent Dieu de la science et de la morale.

La Société Bibliographique a voulu opposer à ces collections immorales et impies, d'autres collections à bon marché, où sont reprises et traitées avec talent toutes les thèses historiques, scientifiques, sociales et religieuses que les libres penseurs ont dénaturées. Ce travail est noblement commencé, et déjà sa *Bibliothèque à 25 centimes*, à l'encontre de la *Bibliothèque démocratique*, compte un bon nombre de brochures.

Elle a publié aussi des *brochures populaires sur la révolution française* à 20 centimes, et une autre série de brochures sur les *questions actuelles* à des prix divers.

Elle offre enfin le moyen de s'instruire et de se tenir au courant par son *Polybiblion, revue bibliographique universelle*, qui est conçu sur le plan le plus vaste. Ce recueil paraît tous les mois; il renferme dans deux parties distinctes; 1^o (*partie littéraire*) le compte-rendu des ouvrages nouveaux, des variétés, une chronique des faits littéraires, une correspondance, des questions et réponses; et 2^o (*partie technique*) la bibliographie des publications nouvelles, françaises et étrangères, et les sommaires des principales revues, des travaux des sociétés savantes et des articles littéraires des journaux de Paris.

Telle est l'œuvre souverainement bienfaisante que la Société Bibliographique a entreprise, et dont les résultats seront inappréciables, si elle reçoit des pays catholiques parlant la langue française l'encouragement qu'elle mérite.

Nos libraires catholiques, qui se piquent d'offrir au public canadien des lectures saines et instructives, ne devraient pas tarder à se procurer les publications de la Société Bibliographique de Paris.

Je voudrais pouvoir énumérer ces intéressantes publications; mais je ne fais pas un catalogue, et je mentionnerai seulement *Les Libertés populaires au moyen-âge*, par M. Demolins; *Les Associations ouvrières*, par M. Xavier Roux; *Jeanne d'Arc*, par Marius Sepet; et *Les sociétés secrètes*, par M. Claudio-Jannet.

M. Jannet est déjà très-avantageusement connu en Canada par son magnifique ouvrage sur *les Etats-Unis contemporains*, et sa brochure sur *Les sociétés secrètes* n'est pas inférieure à sa réputation. C'est, comme dit l'*Univers*, un consciencieux travail qui montre

bien tous les dangers que font courir les sociétés secrètes." Ce qui le recommande particulièrement, c'est que le gouvernement français lui a refusé l'estampille, c'est-à-dire, le droit de colportage et de vente dans les gares ! Ce brave gouvernement n'aime pas qu'on révèle au public l'action des sociétés secrètes dans la politique contemporaine !

*Les Sociétés Secrètes et la Société, ou Philosophie de l'Histoire
Contemporaine, par le R. P. N. DESCHAMPS, S. J.*

Le troisième et dernier volume de ce grand ouvrage vient de paraître à Avignon ; et la brochure de M. Jannet, dont j'ai parlé, m'amène tout naturellement à en dire quelques mots.

J'ai déjà publié, il y a deux ans, dans le *Nouveau-Monde*, une appréciation de cette œuvre savante, dont les deux premiers volumes avaient alors paru. La mort de l'auteur avait fait craindre que sa publication ne pût pas être terminée. Mais M. Janet, qui a été le disciple et l'ami du R. P. Deschamps, a dépouillé avec le soin le plus minutieux les manuscrits laissés par ce dernier ; il a recueilli les notes, coordonné les documents amassés par lui, et il en a formé ce troisième volume qui termine l'ouvrage.

La presse européenne a fait à cet important travail un accueil qui témoigne éloquemment de son mérite.

Dès l'apparition du premier volume, M. Poujoulat portait sur l'œuvre du R. P. Deschamps le jugement suivant :

"Rien de plus instructif, de plus curieux, de mieux démontré. C'est là que les masques tombent et que les voiles sont déchirés.

"La franc-maçonnerie est là dans son origine, dans ses branches, dans ses doctrines et ses œuvres. L'auteur ne fut jamais affilié, mais il a lu tout ce que les affiliés ont écrit en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre ; il appelle chaque chose par son nom et nomme ceux qu'il faut nommer. Il procède par dates et par citations et prouve tout ce qu'il avance. Il marche toujours en règle, toujours muni, toujours armé. C'est une vaste érudition contemporaine appliquée à des hommes et à des choses qu'il nous importe de connaître et qui portent le secret des événements de notre siècle. Cet ouvrage, intitulé : *Les Sociétés secrètes et la Société, ou Philosophie de l'histoire contemporaine*, est la plus vive lumière

qui ait été jetée sur le monde ténébreux, où se forgent depuis longtemps les plus cruelles armes contre l'Eglise, la royauté et les plus saintes traditions du genre humain."

De son côté, M. de Bernardi écrivait dans le *Monde* :

"Nous attirons sur ce livre l'attention des historiens et des penseurs....."

"L'auteur étudie tour à tour l'Illuminisme, le Martinisme, la Franc-maçonnerie, le Carbonarisme, et prouve qu'une idée commune rapproche tous ces systèmes, à savoir, la haine du spiritualisme chrétien et le culte de la nature ou de la matière. C'est dans les écrits des principaux initiés qu'il puise ses preuves : ce sont les Weishaupt, les Voltaire, les Saint-Martin, les Cagliostro, les Clavel, les Ragon, les Louis Blanc, qui fournissent les documents au moyen desquels il découvre le but réel des sociétés secrètes, à travers la fantasmagorie calculée pour tromper les faibles, les imbéciles et les orgueilleux."

L'appréciation du *Polybiblion* n'était pas moins élogieuse :

"Par l'abondance et le choix des sources, par la méthode et la puissance de pénétration de l'auteur, cet important ouvrage a le caractère et la valeur d'une vaste enquête juridique..... De nombreux rapprochements, où se révèle l'immense érudition de l'auteur, montrent qu'une foule d'écrivains en renom, depuis Michelet et Quinet jusqu'à Cousin et Renan, ont puisé leurs systèmes à sensation dans le vieux et indigeste répertoire des rites et allégories de la maçonnerie. Pour être un des côtés accessoires du livre, ce n'en est pas un des moins curieux pour les personnes qui aiment à suivre la filiation des idées et des doctrines....."

La *Gazette du Midi*, le *Contemporain* et plusieurs autres publications accueillirent aussi l'ouvrage du R. P. Deschamps dans des termes flatteurs qu'il serait trop long de reproduire. Mais nous voulons citer encore les lignes suivantes de la *Décentralisation* :

"Où l'auteur a-t-il pu recueillir une telle quantité de documents et de preuves formant la matière de trois forts volumes? Lui-même le dit : elles lui ont coûté trente années de recherches, de longues veilles et d'étude approfondie, non-seulement de tous les manuels maçonniques, mais encore et surtout de tous les ouvrages des illustres maçons. C'est ainsi que, suivant pas à pas l'œuvre ténébreuse, ne négligeant aucun des moindres indices, surprenant l'aveu échappé, le mot détourné, il a pu réunir en faisceau des milliers de témoins indéniables, signaler toutes les étapes du mal, sa part prépondérante dans les malheurs de l'époque actuelle et pousser la cri d'alarme sur la grandeur du péril....."

"Le R. P. Deschamps n'invente pas ni ne déduit. Il copie et

toujours, répétons-le, en citant le tome, la page, l'édition où tous peuvent vérifier son dire."

Je ne puis guère ajouter à ces témoignages si favorables qui se complètent les uns par les autres ; mais je veux constater que le troisième volume, tout récemment publié, ne dépare pas les deux premiers, et qu'il en est le couronnement à la fois nécessaire et digne.

Dans les deux premiers, l'auteur avait montré les sociétés secrètes travaillant à détruire la Religion, la morale, l'autorité civile et politique, la famille, la propriété, les nationalités.

Dans le troisième, il les représente s'emparant de l'enseignement, et l'asservissant à l'Etat, au mépris des lois de l'Eglise, violant toutes les libertés au nom de la liberté, s'attaquant à la Papauté comme étant la clef de voute du christianisme et de l'ordre social, et dirigeant tous les attentats dont elle a été victime depuis Napoléon Ier.

Il fait ensuite la généalogie des sociétés secrètes, il en raconte l'origine, et il établit que la maçonnerie a emprunté ses doctrines aux Gnostiques, aux Manichéens, aux Albigeois et aux Templiers. Puis, il termine par une statistique alarmante sur la grande armée maçonnique.

Le dernier mot rassure le lecteur, cependant, et lui fait espérer le triomphe de l'ordre et de la vérité : *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

A. B. R.

Quelques réflexions sur Shakespeare.

Shakespeare est grand connaisseur du cœur humain, philosophe profond, poète admirable et l'un des plus riches que le monde ait vus, créateur puissant et plein de flammes, d'une abondance incomparable. Que de caractères, que de combinaisons, quelle éloquence propre à toutes ces situations dramatiques qu'il crée sans se lasser, avec une aisance, une fécondité et une harmonie qui tiennent de la force créatrice de la terre ! Et avec tout cela, Shakespeare n'est pas une grande âme ; il a méprisé l'humanité, il s'est méprisé lui-même. Ce n'est qu'un grand miroir. Mais dans le miroir, le diable a jeté ses pierres funestes. Elles ont fait des trous et des cassures qui brisent l'harmonie, et l'image n'est plus assez fidèle ; rien n'est à la ressemblance de Dieu. *Et dum visibiliter Deum cognoscimus per hunc in invisibilium amorem rapiamur.* Il y a dans ces paroles une loi de l'Art absolument souveraine ; et toute œuvre où elle n'est pas observée manque au but que l'artiste doit poursuivre, car toute la nature est ordonnée pour le révéler et nous permettre de l'atteindre. Dans la nature shakespearienne, Dieu est formellement absent. Je viens de passer quelques jours avec Shakespeare. J'ai relu *Hamlet*, *la Tempête*, *Antoine et Cléopâtre*, *les Méprises*, *Macbeth*. Aucun de ces ouvrages n'est à proprement dire immoral. Partout le mal est flétri et puni ; le bien triomphe. Mais l'on sent que l'auteur est indifférent au mal et au bien. Il peint. Seulement l'homme semble n'avoir point de juge. Il est purement sous la loi de la fatalité.

Hamlet, vainqueur de son père assassiné, contre sa mère qui a fait le crime, a-t-il vraiment un caractère. La divinité qui mène le drame est capricieuse. Ce fils, placé dans une situation si terrible, se préoccupe de vengeance, et non de justice et de pitié. Il est bouffon. On ne sait si sa folie est jouée ou réelle. Les effets

dramatiques qui en résultent sont puissants ; mais ni la raison ni la morale n'en demeurent satisfaites. *Polonius* est incompréhensible. *Ophelia* ne peut toucher que par le jeu de l'actrice, et à la simple lecture son rôle nous laisse froids. Le roi meurtrier est un coquin trop vil. Comment la reine a-t-elle pu être séduite par ce "crapaud" ? Rien n'explique sa passion pour un tel amant. Nous croyons que le poète dramatique n'a pas le droit de mettre en scène un fils forcé de mépriser absolument sa mère, et qui, comme roi, doit la punir. *Père et mère honoreras* : voilà la loi de Dieu qui prime la loi dramatique. *Hamlet*, malgré sa folie, n'est pas présenté comme un instrument purement aveugle de la Providence. Il raisonne trop pour être inconscient. Shakespeare avait été catholique. S'il s'était souvenu de son catéchisme, il avait là un drame moins fantastique et plus beau. La folie de *Hamlet* est considérée comme un coup de génie. Elle n'est qu'un truc qui escamote la difficulté, mais qui supprime en même temps la beauté véritable et haute.

Les gloses des commentateurs ne me feront jamais admirer *la Tempête*. Je ne trouve aucun charme à ces jeunes amoureux qui font pâmer d'aise M. Amédée Pichot, critique de mince étoffe beaucoup trop écouté. Dans *la Tempête*, cependant, il y a Caliban, la brute qui veut baiser les pieds de ceux qui lui donnent à boire. Excellente figure du peuple électeur ! On peut louer aussi la charge des deux matelots ivres. Quelques mots du matelot saoul qui se croit roi à son flotteur, font penser aux journalistes officieux. Mais en somme ce morceau de poésie, sauf le style qui disparaît dans la traduction, n'est qu'une farce pour la canaille.

Antoine et Cléopâtre peint admirablement la passion de luxure. Octavie dit à Antoine pour le dissuader de la guerre contre César-Auguste : "La guerre entre vous deux, c'est comme si le globe s'entr'ouvrait, et qu'il fallût combler le gouffre avec des morceaux d'hommes morts." Cette belle parole peut se dire à tous les hommes politiques, quelque passion qui les pousse, quand ce ne serait que la luxure ou la vanité. Mais que leur importe ! Ils n'ont qu'à triompher l'un ou l'autre pour avoir des poètes et des flatteurs ; et ils en auront même après la défaite et la mort. Antoine perd l'empire du monde parce qu'il est subjugué par une prostituée. Dans l'histoire, lui et Cléopâtre sont plus vils. On ne pouvait les montrer tels qu'ils furent, cela serait répugnant. Est-ce une œuvre morale de les flatter et de les farder de telle sorte qu'au moment de la punition le spectateur incline à les plaindre ?

Antoine, dans un moment lucide, laisse échapper de belles paroles. Les remords d'Enobarbus après qu'il a trahi sont beaux et touchants. Mais que d'épaisses farces mêlées à tout cela ! Shake-

speare condamne perpétuellement son génie à caresser la grossièreté du spectateur. Il s'y arrête, s'y applique et s'y prolonge.

Les Méprises, autre farce, pour les spectateurs les plus incultes et les plus bas. On loue les trucs ; M. Scribe en a de plus ingénieux. Le comique consiste dans l'abondance des coups qui tombent sur les esclaves, lesquels sont cyniques à donner des nausées. Au dénouement, pas une parole d'affection entre ces frères qui se reconnaissent et reconnaissent leur père. La charge de la maritorne amoureuse de Dromio est d'une verve de saleté digne de Rabelais. Ces immondices roulent sur un inceste :

Dromio : " Elle n'est pas plus longue de la tête aux pieds que d'une hanche à l'autre. Elle est sphérique comme un globe. Je pourrais étudier la géographie sur elle."

Antipholus : " Dans quelle partie de son corps est située l'Irlande ? "

Dromio : " Monsieur, ..., je l'ai reconnue à la puanteur."

L'Irlande était déjà la martyre et l'Angleterre le bourreau. C'était déjà le peuple égorgé dont l'Angleterre boit encore la vie.

Macbeth est vraiment plein de poésie et d'éloquence. Terrible étude des entraînements du crime ! Dans toute la pièce règne une poésie sombre et fantastique qui emporte le spectateur. On ne peut mieux peindre des héros sauvages. Les personnages épisodiques sont pleins de beautés mâles. Tous ont leur physionomie. Les sorcières sont étranges et superbes. *Macbeth* dit : " Nous subissons toujours cet arrêt, que les sanglantes leçons enseignées par nous tournent, une fois apprises, à la ruine de leur inventeur. La justice à la main toujours égale fait accepter à nos propres lèvres le calice empoisonné que nous avons composé nous-mêmes." *Angus* dit de *Macbeth* : " Ceux qu'il commande n'obéissent qu'à l'autorité et nullement à l'amour. Il commence à sentir la dignité souveraine l'embarrasser de son ampleur inutile, comme la robe d'un géant volée par un nain." Voilà le grand Shakespeare, tel que Dieu l'avait donné. L'amour du parterre a fait un autre homme.

On peut voir dans Shakespeare un dédain de faire mieux qui est peut-être la plus haute marque du génie personnel. Le génie non chrétien ne peut pas parvenir à l'estime de ses œuvres. Il ne peut pas franchir une certaine barrière qui l'empêche de monter tout en haut et qui lui fait mépriser le point relativement inférieur où il se sent contraint de rester.

La marque de bassesse est la farce et la grossièreté, qui ne pouvaient lui être naturelles et n'étaient pas nécessaires, sinon pour gratter les spectateurs. Voilà le côté odieux, comme dans Molière qui l'a moins affiché ; et le mépris des malheureux par le langage

qu'on leur fait parler et l'abondance des coups qui leur sont donnés. Quel beau comique pour des chrétiens que de leur faire voir un esclave battu ! Le grand ennemi du poète dramatique est ce culte du gros rire qui fait tomber les gros sous. Pour lui faire place, il se contente d'effleurer les grandes pensées et s'arrête à creuser le coq-à-l'âne.

On est embarrassé de penser avec Voltaire. Néanmoins il y a du vrai dans cette qualification de *sauvage ivre*, qu'il applique à Shakespeare. J'y consens à peu près si les élèves de Voltaire m'accordent pourtant que le sauvage a été baptisé et élevé dans la foi de l'Eglise catholique. Elle lui avait donné de beaux commencements et lui a laissé de beaux restes dont aucun de ses successeurs protestants et incrédules n'a pu se servir. Quelle misère que celle des shakespeariens modernes, également ignorants de la loi de Dieu, des lumières du bon sens humain et des règles de l'art poétique à ces deux sources ! Ils ont désappris et oublié la pensée de l'Art. Quant à leur maître Voltaire, j'accorderai sans peine qu'il n'était point un sauvage, et qu'il n'a jamais bu de vin naturel ; c'était un plat penseur et un buveur d'eau qui ne s'est jamais grisé que de son encre malsaine.

LOUIS VEUILLOT.

CHRONIQUE PARISIENNE

Un peu guidés par mes souvenirs, un peu remorqués par l'opinion, nous avons commencé, vous en souvient-il, cher lecteur ? un petit voyage de circumnavigation littéraire. Mais en présence de cette mer large jusqu'à l'immensité et de ces rivages se développant jusqu'à l'infini, nous nous étions sagement résolus à écarter les détails et à reconnaître de loin, plutôt qu'à accoster, tels passages ou tels noms célèbres. Nous frappions simplement à la porte des principaux éditeurs : nous écoutions le bruit, qui se fait chez eux, bruit combiné de commerce et de gloire ; et saisissant au vol les plus grands noms seulement, — nous les inscrivions à l'actif de tel ou tel libraire.

Ce ne sont pas ces derniers qui s'en plaindront, — eux-mêmes ne peindraient pas autrement leur enseigne ! — Mais bien plutôt tant d'auteurs de second ordre, qui gémissent d'être encore méconnus et réclament, — quelques-uns à bon droit, — contre cette conspiration du silence.

C'est l'affaire de la critique proprement dite de les tirer de là. Elle est payée pour les sortir de ces limbes nébuleux et pour marier les bergers à cette fille du roi populaire, qui est la Renommée. Pour nous qui ne cherchons que des renseignements et ne voulons que nous orienter dans le mouvement littéraire contemporain, nous n'avons qu'à discuter brièvement les faits accomplis et à chercher le miel dans sa ruche.

Pour achever la série des maisons de publications dites profanes et pour continuer en particulier les éditeurs de pièces de théâtre et de romans, nous devons après M. Dentu nommer M. Charpentier un de nos libraires les plus à la mode. Ce n'est pas une raison de puiser chez lui les yeux fermés ; et je vois sur ses rayons de bien mauvais livres. C'est là que Théophile Gauthier a fait paraître ses récits d'un réalisme parfois révoltant, sous prétexte d'exactitude ; là que Gustave Flaubert a mis au jour *Madame Bovary*, l'ouvrage le plus obscène de notre temps, et la *Tentation de St. Antoine*, dont le scandale a raté piteusement, comme une pièce d'artifice mouillée. Là encore, M. Champfleury qui se pique d'être exact, tout en étant souvent bien mal inspiré a publié la *Pasquette*. Cet auteur eut assurément mieux employé un talent réel, en poursuivant la veine qu'il avait déjà si heureusement exploitée dans *l'Histoire de la caricature*.

Avec les *Nouvelles* de M. Emile Zola nous sommes également en plein réalisme. Il semble que les lauriers de M. Flaubert em-

pêchent M. Zola de dormir, et c'est le plus mauvais sort qui ait pu être jeté à un jeune écrivain qui se montre sous ses excès plein de vigueur et de promesses.

MM. Edmond et Jules de Goncourt, ces deux frères siamois du roman contemporain, ont creusé avec une réelle compétence et un plus ou moins légitime succès les sources historiques de la vie privée et de la vie de cour au XVIIIème siècle. Peut-être eussent-ils pu, sans être moins exacts, en gazer un peu plus les fanges. De tels livres ne sauraient se recommander, non plus que la série des deux Musset (dont l'un fut si grand pourtant par intervalle,) et les œuvres de l'illustre mangeur de prêtres, qui a nom Francisque Sarcey; homme colossal, que les Prussiens et les Garibaldiens nous envient !

Pour que le roman ne sombrât pas entièrement sous les excès de ceux qui y exploitent sans vergogne les passions et le mauvais goût contemporain, il s'est trouvé de fraîches et ravissantes imaginations comme André Theuriet, merveilleux tempérament d'écrivain et, chose rare, également heureux dans ses débuts en vers et en prose. M. Sandeau n'a pas déshonoré non plus les dons exquis qui ont fait de lui le premier romancier admis comme tel à l'académie française.

Ce serait d'ailleurs une erreur de ne chercher que des romanciers à la librairie Charpentier. On y trouve aussi des poètes comme Chénier, Millevoye, Gautier et Alfred de Musset : des historiens comme Mignet, Lavallée, Wallon et Mézières. Citons après eux M. Lanfrey qui nous a donné une histoire de Napoléon Ier, la seule républicaine que nous ayons, et qui n'en est pas meilleure. Enfin des économistes comme MM. Laboulaye et Aimé Martin, des voyageurs comme Thomas Anquetil et Simonin, des littérateurs comme Sainte-Beuve.

J'avais longtemps pensé que la maison Michel Lévy, aujourd'hui Talmann Lévy, était, sans en excepter Dentu et Charpentier, la plus hantée des romanciers de notre époque. Il n'en est rien, et j'en féliciterais le patron, si les auteurs qui s'éditent chez lui, n'étaient les plus mauvais à la fois et les plus célèbres, et cela étant, les plus déplorablement féconds qu'ait enfantés notre siècle. Madame Sand, à elle seule, y a publié plus de cent volumes, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'Alexandre Dumas et Balzac ne lui en cèdent guère.

Mme Sand a écrit jusqu'à la plus extrême vieillesse. Femme de lait et de bronze, a-t-on dit d'un mot grotesque mais vrai, son talent a été en effet un mélange de vigueur et de grâce ; et la forme ainsi malheureusement couvert et sauvé la misère du fond. On la

lit, malgré l'ennui terrible qu'elle a absorbé dans sa vie et qu'elle rend par tous les pores et dans presque tous ses récits, comme une sueur de malade. Et l'orgueil a fait quelle a gardé ses illusions jusqu'à un âge, où elles devraient tomber pourtant comme les feuilles à l'automne : sans attendre le vent.

Quant à Alexandre Dumas, père, il lui serait sans doute beaucoup pardonné, car il a beaucoup ignoré, mais il a vraiment abusé de la permission de parler de ce qu'il ne savait pas ; et il fut un temps où non seulement les portières comme aujourd'hui, mais les bourgeois les plus sérieux le prenaient pour un messie littéraire, et soutenaient que dorénavant et jusque dans ses générations les plus reculées, la France le lirait toujours.... Toujours ! billet signé par l'enthousiasme, et protesté tôt ou tard par l'oubli ! Ceux qui l'avaient escompté pour Balzac n'ont pas été plus prophètes.

Après ces trois grands noms que flétrissent la plupart de leurs œuvres, je ne vous recommanderai pas évidemment Eugène Sue qui est ordurier, ni Frédéric Soulié qui est abject : je ne vous conseillerai même pas de prendre Monselet, malgré sa verve et ses dialogues pétillants, ni Feydeau, malgré quelques réelles qualités, ni à plus forte raison la comtesse Dash, qui est une George Sand, moins la style. Mais vous trouvez du bon dans Souvestre (ne pas confondre avec Sauvestre), Henri Conscience et Louis Ulbach. J'ajoute que Mme. Caro, l'auteur longtemps mystérieux de *Madeleine*, me paraît tout-à-fait recommandable.

Après les romanciers peu nombreux relativement mais considérables, comme nous l'avons vu, la maison Levy tire un grand lustre de ses écrivains académiques. Facilement, elle pourrait lutter sur ce terrain avec la maison Didier, dont le titre semblerait pourtant indiquer un monopole.

Parmi les morts, citons Augustin Thierry, Guizot, Vitet avec ses belles études d'art, Mérimée qui se survit assez mal dans ses lettres posthumes, Tocqueville avec ses chefs-d'œuvres non incontestés pourtant d'économie politique. Voici également ce pauvre Prévost-Paradol si exquis, St. Marc-Girardin si consciencieux, Ampère si savant, Méry si amusant, et Sainte-Beuve dont les *Lundis* ne doivent pas valoir pour nous les *Samedis* de M. de Pontmartin, que nous trouvons à deux pas d'ici sous les mêmes presses. M. de Pontmartin, comme Jules Janin d'ailleurs et Barbey d'Aureville, mais mieux qu'eux, est un guide sûr et exquis dans notre dédale littéraire. C'est là de la bonne, de la vraie critique, laquelle n'est pas toujours, comme on l'a dit, la vieille fille jalouse qui n'a pas d'enfants, mais une fée souriante et bonne, ayant une main aux verges sans doute, mais de l'autre distribuant généralement ses dons.

M. de Pontmartin ne doit pas nous faire oublier l'Académie où il ne peut manquer d'entrer quelque jour, et nous devons encore mentionner chez Lévy MM. Cuvillier-Fleury, de Broglie, de Loménie, de Viel-Castel, d'Haussonville et Mgr. le duc d'Aumale.

A côté d'auteurs princiers comme le duc d'Aumale et son neveu le comte de Paris, M. Lévy édite les spirituelles fantaisies d'Alphonse Karr et les récits d'Henry Mürger, un des charmants Parisiens de lettres vifs comme la poudre, étourdis comme le premier coup de matines, et qui veut du bien à toute la terre. On n'en pourrait dire autant de M. Renan, dont les machines anti-chrétiennes ne s'écoulent plus guère depuis le scandale à succès de la *Vie de Jésus*, et qui ferait bien d'aborder une veine à la fois plus fructueuse et moins impie.

Voici maintenant d'autres noms qui prouvent que si M. Lévy peut disputer à Didier son titre d'éditeur académique, il n'est pas en mesure de disputer à M. Dentu son titre de libraire des auteurs dramatiques. Emile Augier si fielleux souvent sous son habileté, Octave Feuillet le dramaturge à sensation, Alexandre Dumas, fils, pensant tantôt chèvre, tantôt chou, et plaidant avec éclat les thèses les plus opposées. Sur le même pied, mettons Ponsard et l'heureux Sardou, puis Legouvé, Banville, Barrière, Meilhac et Halévy, hommes de talent pour la plupart, mais habiles plutôt qu'inspirés, et d'un égoïsme intéressé qui ne sait rien refuser à l'opinion dominante. Or, l'égoïsme et l'opinion, c'est, comme on l'a dit, le pivot et la girouette.

Enfin, nous ne sortirons pas de la maison Lévy sans saluer un noble et aimable poète : M. Autran. Quelqu'un affirmait qu'il y avait deux sortes de poésies et deux sortes d'alliances conjugales : celles qui sont innées en quelque sorte et celles qu'on a faites, ajoutant que les premières sont bonnes et que les secondes ne valent pas le diable. La poésie de M. Autran est innée. Rien de plus coulant, de plus suave et de plus frais tout à la fois. Voilà un homme qui chante, comme tant d'autres hommes graves devraient penser.

Rue Garancière, Nos. 9 et 10, s'ouvrent les magasins de la librairie Plon, mise en vogue par les ouvrages de Napoléon III, avec qui elle a eu un procès depuis, et qui s'intitule aujourd'hui Librairie de Littérature, d'Histoire, de Piété, de Médecine et de Jurisprudence. Il y a de tout cela en effet, d'illustres noms, en tête desquels il convient peut-être de citer Napoléon le Grand, avec sa prodigieuse correspondance que M. Plon publie en 32 forts volumes, et qu'il ne lâche pas à moins de 200 francs ; puis Napoléon le Petit, comme parle M. Hugo, lequel a pourtant donné une grande et belle

histoire de Jules César, où nous lisons une foule de campagnes mieux conduites que celles d'Alsace-Lorraine.

Là aussi s'offrent à nous une série d'ouvrages d'une haute compétence sans doute, mais d'une pénible actualité : ceux de nos généraux vaincus, qui se sont efforcés, non sans succès toujours, il faut l'avouer, d'expliquer et d'atténuer leurs défaites. Les grands mots, a-t-on observé justement, sont certainement bons à dire ; mais les grandes actions sont encore meilleures à faire.

On éprouve un bien autre plaisir à feuilleter, toujours chez M. Plon, les merveilleux volumes de M. Thiers sur l'histoire du Consulat et de l'Empire, où la description de nos exploits est si saisissante et notre amour-propre national si délicieusement flatté. On trouve aussi un bien autre profit à parcourir l'attendrissante histoire du petit Louis XVII par M. de Beauchesne, un des plus beaux et des plus mérités succès de notre librairie contemporaine.

Tout à côté, voici en jurisprudence les inestimables travaux de Troplong, Faustin-Hélie, et Ortolan ; les œuvres complètes de Mgr. Dupauloup, évêque d'Orléans, l'imposante histoire de France de M. Dareste, les mordants ouvrages de Créteineau-Joly, toujours un peu plus pamphlétaire qu'historien, et quelques brochures de M. de Girardin, l'homme à *une idée par jour*. Citons encore les admirables récits de voyage de M. de Beauvoir, les études historiques de M. Thureau-Dangin, les ouvrages de critique d'art d'un si beau style du regretté peintre Fromentin, mort au seuil de l'Académie française, enfin—j'en passe vingt autres—une série de délicieux romans signés de Claire de Chandeneux.

Il me faudrait un volume pour détailler le catalogue de Firmin-Didot, le plus illustré peut-être des éditeurs et le plus artistique de nos libraires. Je me borne aux publications de luxe de cette maison avec laquelle la seule maison Mame, de Tours, peut rivaliser sur ce terrain. Vous y trouverez des publications illustrées auxquelles l'art nouveau de la chromo-lithographie est venu apporter son concours : *Les chefs-d'œuvres de la peinture italienne*, par Paul Mantz ; *Jésus-Christ*, par Louis Veillot ; *Ste. Cécile*, par Dom Guéranger ; *Jeanne d'Arc*, par Wallon, et les curieux ouvrages de Paul Lacroix sur les mœurs, les arts, la vie militaire et religieuse au Moyen-âge et à la Renaissance ; et je ne pourrais citer tous les ouvrages encyclopédiques sorti des mêmes presses, ni le détail d'une Bibliothèque des Mémoires, d'une série de Publications musicales et de Recueils de Modes on ne peut plus intéressants. Tout ce qui se publie chez Didot est remarquable par la moralité et le sérieux du fond, par le bon goût et l'éclat de la forme. Ce

sont des livres acquis d'avance aux suffrages des lettrés, sinon à la vogue proprement dite et avec grosses recettes.

La vogue, il convient de la chercher dans une librairie jeune encore mais extrêmement achalandée, rue Jacob, No. 18, qui est celle de T. Hetzel. *Education, récréation*, tel est le programme qui s'étale sur sa porte ; *Enfance, jeunesse, famille*, telles sont les catégories de lecteurs que, d'avance, elle s'est adjugées. Et les lecteurs, il faut le dire, n'ont pas fait défaut. On s'est jeté en quelque sorte sur une série d'ouvrages mi-partie romanesques, mi-partie scientifiques, sortis de la plume féconde de Jules Verne. Cet auteur, plein de verve toujours et d'audace parfois, a écrit en effet ce qu'on pourrait appeler le roman de la science, si ces deux termes ne jureraient pas d'être accouplés ensemble. Son succès n'a pas manqué d'être grand, dans un siècle qui s'est pris de passion pour la vulgarisation des mystères de la nature, et qui a comblé de ses faveurs tous ceux qui s'y sont essayés. Est ce à dire qu'on s'instruira toujours aussi bien en s'amusant qu'en étudiant ? Est-ce une raison de préférer à la méthode scientifique la méthode fantaisiste ? Je ne le pense pas : et peut-être devrais-je signaler comme plus utile au fond la charmante littérature enfantine que publie la maison Hetzel, et en particulier la *Bibliothèque de Melle. Lili et de son cousin Lucien*.

MM. Gustave Doré, Froment et Froelich ont aussi prêté leur merveilleux crayon à des rééditions des contes de Perrault, des fables de LaFontaine et des meilleures œuvres de Molière ; et M. Viollet-Leduc, si malheureusement compromis au point de vue politique, a publié chez Hetzel des ouvrages très intéressants au point de vue scientifique, en particulier *l'Histoire de l'habitation humaine depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours*.

Il y a encore à Paris la librairie Guillaumin qui publie des traités d'économie politique et sociale ; les maisons Amyot, Baillère, Maisonneuve, Baltenweck, Lemerre, Reinwald ; la librairie illustrée (très mal hantée, celle-là,) et vingt autres que je ne suffis plus à énumérer et pour lesquelles je vous renvoie aux Revues bibliographiques.

Nous vivons, mon cher lecteur, dans un temps où la frivolité et le besoin de distraction ont tout envahi, jusqu'aux sources de la vie intellectuelle elle-même. Et voilà pourquoi j'ai espéré vous être utile, en vous signalant rapidement et à vol d'oiseau pour ainsi dire, les principaux points de repère de notre littérature contemporaine. Vous ferez sagement d'user de ces informations en vous adressant aux éditeurs dont nous venons de parler. Dans un prochain et dernier article je serai plus à l'aise et vous aussi, en franchissant le seuil des librairies religieuses.

TH. B.

CHRONIQUE DU MOIS

L'ouverture de la session du parlement fédéral a eu lieu le 8 de ce mois. L'adresse au discours du trône a été votée sans opposition à la chambre des communes. Le discours du trône annonce ni grandes mesures, ni travaux importants.

Le ministère, qui a constaté, pour cette année, un déficit dans le budget, le premier depuis la confédération, ne veut pas sans doute augmenter le fardeau de la dette publique, et se tient aux entreprises déjà commencées. Toutefois, l'opposition reproche déjà au gouvernement de ne pas vouloir régler plusieurs questions importantes qui demandent une solution immédiate, entr'autres la limitation des bornes du Nord-Ouest d'Ontario, l'affaire des pêcheries, le chemin de fer du Pacifique, la loi de faillite. Les débats ne font que commencer, et nous devons nous attendre à de rudes joutes oratoires d'ici à quelque temps. Le ministre des finances a présenté son exposé financier mardi dernier.

La question de la protection, à laquelle les villes de cette province attachent une importance vitale, reviendra assurément sur le tapis. Il n'y a pas de doute que nos hommes publics, voyant la ruine rapide de nos manufactures, traiteront ce sujet avec l'attention qu'il mérite. L'expérience des dernières années a surabondamment démontré la nécessité d'une protection incidente, si nous voulons épargner aux manufacturiers canadiens une compétition ruineuse de la part des Américains. Il ne se peut pas que le ministère, ancré dans ses principes de libre-échange, reste sourd aux protestations qui s'élèvent de tous les points du pays contre une politique qui dépeuple nos villes et réduit à la misère le plus grand nombre de nos artisans et de nos ouvriers. Nous espérons que cette année le gouvernement fera au moins quelque chose pour les industries qui ont le plus souffert de ce manque de protection.

L'élection d'un représentant aux communes pour le comté de

Kamouraska a eu lieu lundi dernier, l'ancien député, M. C. A. P. Peltier, ayant été nommé ministre et sénateur à la place de l'hon. M. Letellier. La lutte a été vive, mais le candidat du gouvernement a été défait, et M. Roy, conservateur, élu par 54 voix. Cette défaite est d'autant plus pénible pour les libéraux, que ces derniers étaient maîtres du comté depuis dix ans, et qu'en 1874 M. Peltier avait été élu par acclamation. Pourtant, M. Peltier a bien fait son devoir, puisque, depuis plusieurs semaines, il travaillait dans ce comté dans les intérêts de son remplaçant, et qu'il n'avait pas encore pris son siège au Sénat au jour de la votation. En dépit de ces efforts, nous ne croyons pas que M. McKenzie lui ait fait une brillante et chaleureuse réception à son retour dans la capitale. Tous ces échecs successifs que subissent les partisans du gouvernement montrent de quel côté penche maintenant l'opinion publique.

Nous apprenons qu'un pèlerinage canadien, sous la direction d'un de nos évêques, Mgr. Racine, aura lieu dans le but de représenter dignement le Canada à Rome, dans les grandes démonstrations qui se feront à l'occasion du 50^{me} anniversaire du sacre épiscopal de Sa Sainteté Pie IX.

Une invitation sera adressée, sous peu de jours, aux fidèles de cette province, pour qu'ils prennent part à cette manifestation de la foi catholique du Canada. Nous sommes sûr qu'un grand nombre de catholiques de cette province se joindront à ce pèlerinage, car il est de notre intérêt que les pèlerins soient nombreux. Puisque nulle part, plus qu'au Canada, le Pape est aimé et vénéré, il faut que nous donnions la mesure de notre attachement au successeur de St. Pierre, par l'éclat et les proportions que nous donnerons à cette démonstration. Il faut se rappeler aussi que le St. Père a déjà dit que ces pèlerinages à la Ville Sainte étaient les formes de prières publiques exigées par les besoins des temps malheureux que nous traversons.

* * *

La commission arbitrale instituée comme expédient suprême pour sauver au moins l'élection présidentielle des Etats-Unis du naufrage dans lequel, depuis la guerre, l'esprit de parti a successivement tout englouti, a trompé les espérances que l'on faisait reposer sur elle. Les démocrates, qui avaient cru, de bonne foi, que justice leur serait rendue, ont été indignement trompés. Pourtant on avait choisi une commission mixte parmi les hommes qui offraient les meilleures garanties d'intégrité et d'impartialité. "Mais, comme le dit un journal américain, on avait trop présumé de l'état

moral des hommes qui ont charge des destinées du pays. Au lieu d'hommes d'Etat, d'hommes de science et d'hommes indépendants, on n'a trouvé, pour remplir la tâche la plus haute et la plus sacrée, que de vulgaires politiciens, doués de plus de talent et entourés de plus de prestige que les autres, mais coulés dans le même moule et ne différant entr'eux que par la place qu'ils occupent. On se plaisait à espérer que cette commission marquerait un temps d'arrêt dans la marche funeste qui a conduit la République à la limite extrême où finissent les gouvernements et où commencent les gouvernements d'ambition. Il est aujourd'hui constant, que cette auguste compagnie n'a pas su s'élever à la hauteur de sa mission. Son but est entièrement manqué et le pays ne considérera pas avec plus de respect les décisions qui en sortiront, qu'il ne l'aurait fait des résolutions issues de l'esprit de parti, dont sont animées les deux chambres législatives."

La commission arbitrale a adjugé les votes de la Floride à M. Hayes, ainsi que ceux de la Louisiane consacrant ainsi, au profit des républicains, l'injustice des *Returning Boards*. Le vote de commissaires, dans chacun des cas, a été de huit contre sept. Hayes se trouve virtuellement élu président, et nous sommes sûr d'avance que la commission arbitrale rejettera les objections qu'ont soulevés les démocrates sur les votes électoraux de l'Orégon et de plusieurs autres Etats. Les arbitres pensent qu'ils pourront terminer leurs travaux et annoncer le résultat final au commencement de la semaine prochaine, s'il ne survient quelque obstacle imprévu. Dans tous les cas, il faudra que tout soit terminé avant le 4 mars, autrement on choisirait un président temporaire qui serait le président du Sénat.

Le *Sun* résume la situation dans les quelques lignes suivantes :

" Le seul règlement de l'élection présidentielle qui pût satisfaire le pays serait celui qui donnerait la présidence à l'homme qui a été réellement élu.

" La commission électorale marche fermement à l'exécution du plan préconçu de la donner à l'homme qui n'a pas été élu, et les politiciens pensent que cela peut se faire sans difficulté, parce que la majorité démocratique de la chambre des représentants a consenti, en votant pour le soi-disant *bill* d'arbitrage, le vendredi, 26 janvier, à commettre un suicide officiel.

" Il n'y a pas de procédé, pas de méthode, pas d'invention, de puissance ou de miracle, qui puisse faire qu'un mensonge devienne une vérité, ou qu'une fraude soit convertie en une honnête réalité.

" Le juge Bradley paraît avoir aujourd'hui le pouvoir, de même que l'intention de tenter un tel miracle. Il peut déclarer Hayes

président, mais il ne peut pas donner à cette déclaration plus de force et de valeur que n'en ont les fraudes sur lesquelles elle est fondée.

“ Une telle solution ne saurait être admise. Rien n'est admissible que la vérité.”

Le *World* s'étend longuement sur le discrédit qui rejaillira à l'étranger sur les institutions américaines, par suite de la violence faite à la constitution et au suffrage populaire avec la complicité des membres délégués de la cour suprême.

“ Il clair, dit-il, qu'à l'étranger, où la conviction de l'élection de Tilden est universellement répandue parmi les personnes bien informées de toutes les nuances d'opinion politique, l'intrusion de M. Hayes au pouvoir présidentiel par de tels procédés sera interprétée au discrédit infini et permanent de nos institutions et de notre caractère public. La cour suprême des Etats-Unis, jusqu'à présent regardée avec confiance et respect comme le boulevard des lois, tombera dans le mépris et dans le soupçon aux yeux du monde entier. C'est pour un parti politique ou pour un candidat payer cher la victoire.”

* * *

L'inique loi que M. Mancini appelle *loi des garanties* a été votée par le parlement italien. C'est une des mesures les plus tyranniques qui ait jamais été passée, contre les droits et les prérogatives du clergé. Par cette loi, les prêtres et les curés se trouvent privés du droit d'exprimer publiquement leur opinion sur les actes du gouvernement. Certains membres de la gauche ont voté contre la mesure parce qu'ils ne la trouvaient pas encore assez rigoureuse et complète.

Dans cette discussion, qui a duré cinq jours, tout ce qui pouvait être dit contre la religion, contre le Saint-Siège, contre l'auguste personne du Pape, contre le Sacré-Collège, contre la Curie romaine, contre l'épiscopat et le clergé, a été vomi par une douzaine d'énergumènes, aux applaudissements de la Chambre. Le corps diplomatique s'en est montré indigné. Plusieurs représentants ont exprimé leurs sentiments à M. Melegary, qui s'est contenté de répondre que le gouvernement n'y pouvait rien, que le président de la Chambre était fort embarrassé, qu'il ne fallait pas prendre au sérieux les intempérances de langage de quelques députés traitant un sujet scabreux *au point de vue académique*, que le mieux était, enfin, de laisser passer ce torrent de colère qui laissait l'opinion publique indifférente. Il a répété le mot d'un député :

“ L'Italie est profondément sceptique. Si elle croyait au catholicisme et au Pape, elle s'émouvrait.”

Un diplomate protestant a répondu à peu près ceci à M. Melegary :

“ Je crains que vous ne preniez le change sur les dispositions du peuple italien : il croit au catholicisme, mais il ne croit pas aux députés et au régime parlementaire. En effet, pour être apprécié, ce régime a besoin de plus d'équité. Toute cette discussion, aussi bien que le projet de loi qui y donne lieu, est un effort pour annuler les promesses du roi et pour enlever à l'Europe le titre unique que vous lui avez donné : la loi des garanties. Tous traitez le Vatican en ennemi : c'est votre affaire. Il n'est pas votre ami, d'ailleurs, et il ne peut pas l'être. Mais je vous affirme, parce que je le tiens de bonne source, que le Vatican n'est pas fâché de vous voir manquer de sagesse. Les déclamations hostiles de la Chambre, les outrages à la personne du Pape servent de prétexte à toute la presse cléricale pour amener l'opinion de l'Europe contre vous. Il me semble donc que le cabinet actuel, qui a les sympathies des partis avancés, devrait user de son influence sur les hommes de ces partis afin d'empêcher des intempérances de langage et des explosions de haine dont le moindre inconvénient est de nous mettre tous dans un certain embarras.”

Au milieu de cette chambre impie, il s'est trouvé un député catholique qui a noblement protesté contre l'iniquité. M. Bortolucci, de Modène, s'est levé pour flétrir les ennemis de Dieu et pour leur annoncer de terribles représailles. Il a parlé avec un courage et une élévation vraiment admirables, bravant les railleries et les interruptions de la chambre. En luttant contre ces énergumènes, cet homme de bien égaré dans cette foule et seul de son parti, mais soutenu par l'amour de son pays uni à l'amour de l'Eglise et du Pape, a donné un grand exemple de courage et de foi. Son éloquente protestation doit faire palpiter tous les cœurs chrétiens de la péninsule et du monde.

Qu'on nous permette de citer quelques passages de ce discours qui restera célèbre :

“ Je confesse, messieurs, la triste et douloureuse impression que me cause l'esprit d'irrévérence et d'hostilité des ennemis de l'Eglise catholique; on ne respecte même pas ici la tête vénérable et blanchie de l'auguste vieillard qui en est le chef. Mais en même temps, il faut être plus que jamais convaincu de la souveraine importance de l'Eglise et de l'influence du sentiment religieux pour le bien-être des nations civilisées. Un philosophe a laissé une parole que je voudrais voir gravée au fronton de toutes les salles parlementaires.

Omnis societatis fundamentum evellit qui religionem convellit.

“ Vous supporterez que, en une matière si grave, je parle franc, déclarant d'avance que je parle en mon nom seul, tant pour m'opposer à la loi que pour défendre la religion à laquelle je m'honore d'appartenir, et qui a été ici si injustement attaquée et vilipendée.

“ Ici, mes paroles tomberont dans le vide, je le sais, mais hors de cette enceinte, elles seront accueillies avec joie par la grande majorité des Italiens.

“ Parler d'invasions et d'usurpations catholiques, après que vous avez réduit l'Eglise aux conditions où je la vois, est plus qu'un anachronisme ridicule, croyez-moi ; c'est la raillerie ajoutée à l'injustice.

“ Vous avez aboli les prérogatives de l'Eglise, vous avez supprimé les ordres religieux, vous en avez incaméré les biens, vous avez soumis le clergé à la conscription, vous avez fait la prétendue liquidation de la propriété ecclésiastique, vous avez occupé le patrimoine de Saint Pierre et aboli le pouvoir temporel ; vous êtes venus à Rome et vous avez réduit le Pontife à la prison du Vatican.

“ Dieu sauve mon brave pays d'un nouveau paganisme, de la statolatrie, du rationalisme et du matérialisme, qui sont les idées favorites du jour soutenues dans une auguste (?) enceinte ! Dieu sauve le siège vénéré des Pontifes, la cité sainte, la cité éternelle, qui renferme les plus grands et les plus sublimes souvenirs du christianisme. Dieu sauve la vieille Rome d'une Rome nouvelle que je vois vêtue d'un habit anglo-russe allemand ! Dieu sauve la foi de nos pères ! ”

* * *

Les travaux de la conférence de Constantinople ont échoué devant la persistance de la Turquie, qui a refusé d'accéder aux propositions que lui faisaient les puissances. En Russie comme en Turquie, on se prépare à la guerre qui commencera, sans doute, au printemps.

D'un autre côté on affirme que la Serbie et la Monténégro vont faire la paix avec la Porte et que les préliminaires en sont déjà signés.

P. HUDON.